

LE LIBRE JOURNAL

de la France Courtoise



— Notable algérien —

N° 18

DÉCADAIRE
de civilisation française et de tradition catholique

- ☐ Otages en Algérie : la manipulation
- ☐ Les ravages du racisme anti-policier
- ☐ Une étrange manœuvre contre Jean-Paul II
- ☐ "Radio Courtoisie" : Jean Ferré parle
- ☐ Foisic : un chouan de Normandie
- ☐ Et, pour la dix-huitième fois : ADG

Lettres de chez nous

Réponse

Comme votre lecteur de Poissy (n° 16), j'ai apprécié votre éditorial du n° 14 et vous en félicite. Comme lui, je pense qu'il faut dénoncer inlassablement les causes des viols et de toute forme de violence. Et on est très loin de faire assez ; pour autant n'est-il pas excessif d'écrire que les Chrétiens et les Nationaux ne font rien et que leur silence est total ?

Pour ne citer qu'eux, ceux de nos amis qui militent au sein du "Cercle de la Cité vivante" se dépensent, publient, exhortent.

Rien dans les congrès ou sessions ? Trop peu, certainement, mais "Renaissance catholique", parmi d'autres mouvements, invite de façon quasi systématique à ses tribunes le responsable du Cercle déjà nommé et diffuse ses

ouvrages. Silence dans la Presse ? Votre lecteur n'a donc jamais lu vos propres articles, éditoriaux, journaux, revues, tels que Présent, National Hebdo, Monde et Vie, Rivarol, et j'en passe ?

J.C. (MONTAUD)

Félicitations

Je renouvelle en avance mon abonnement, mais de cette façon, parti de janvier, je n'oublierai pas de renouveler ! Passez l'argent qui reste au compte de vos œuvres de bienfaisance.

Contrairement à beaucoup de vos lecteurs, je n'ai jamais été aussi riche : depuis ma retraite, fonctionnaire dans l'enseignement ayant eu cinq enfants, je touche 75 % de mon salaire et un supplément pour les enfants. Ce sont comme des "allocations



familiales" (que je ne touchais pas lorsque mes deux derniers enfants étaient en Fac !).

Je sais bien que ces sommes me sont données pour aller au "Club Med" ou faire des croisières, mais, comme tout bon "fâchiste" ou "raciste" qui se respecte, je préfère en faire profiter la "Bête" au ventre toujours fécond et les traditionalistes catholiques les plus rétrogrades. Vous en profiterez donc un peu !

C. D-M. (THIL)

Grisée

Votre journal est merveilleux. J'ai l'impression grisante de faire une bonne affaire en me réabonnant à l'avance pour 100 francs de moins que l'abonnement normal. Tel votre lecteur "milliardaire" du n° 14, je ne suis pas du tout sûr d'être en état de dépenser 600 francs dans un an !

Je suis une fanatique d'ADG, de l'Histoire de France d'Aramis, qui remet les pendules à



En cette Toussaint, Madame Marie-Louise Foussard, née Desmont, est pieusement décédée à Paris dans sa quatre-vingt-quatorzième-année, munie des sacrements de la Sainte Eglise.

Ses funérailles, célébrées par Monsieur l'Abbé Hubert Blin, vendredi 3 novembre à 8h30 en l'église Saint-Jean-Baptiste de Belleville, seront suivies de l'inhumation dans le caveau familial à Saint-Martin-de-Nigelles (Eure-et-Loire).

A ses enfants, à ses douze petits-enfants et à ses vingt arrière-petits-enfants, le "Libre Journal" présente ses condoléances.

A sa fille, Françoise Varlet, toute notre équipe dit son amitié et son union de prière.

LE LIBRE JOURNAL
de la France Courtoise

68, rue David d'Angers
75019 Paris (adresse postale)
Tél. : (1) 42.46.44.77
Fax : (1) 48.24.08.28.

- Directeur :
Serge de Beketch
- « Le libre Journal
de la France Courtoise » est édité
par la Sarl de presse SDB,
au capital de 2 000 francs
- Siège social :
68, rue David d'Angers,
75019 Paris
- Principaux associés :

Antony, Beketch, Varlet
- Commission paritaire :
74 371
- Dépôt légal à parution
- Imprimerie G.C.-Conseil
3, rue de l'Atlas, 75019 Paris
- Directeur de publication :
D. de Beketch
- Directeur de la maquette :
Jean-Marie Molitor

- Ange tutélaire :
Françoise Varlet
ISSN : 1244-2380

Abonnement
1 an 600 Frs,
à **SDB**,
68, rue David D'Angers
75019 Paris

l'heure pour les générations futures, étant donné le bourrage de crâne qu'ils reçoivent à l'école laïque et obligatoire !

C'est ainsi... que Beketch est le plus grand !

Un petit regret : la réduction des programmes-télé qui étaient un régal. Je précise que je n'ai pas la télé, mais la rubrique m'en tenait lieu à merveille. Le petit bonhomme de Loro achevait de m'enchanter.

M-D. L. (INGUINIEL)

Soutien

J'accuse réception des exemplaires du "Libre Journal" que vous m'avez fait plaisamment envoyer et je vous en remercie.

La présentation de votre décadaire est intéressante. Elle se base, il me semble, sur les rubriques du journal "La France" que l'on ne trouve plus aujourd'hui. Notamment les chroniques d'analyse politique et les exposés culturels (littérature et patrimoine). De même que votre plume, plus vive et plus piquante que jamais !

Je ne peux que vous encourager à persévérer dans votre entreprise qui est d'autant plus louable qu'elle ne bénéficie d'aucun soutien publicitaire et qu'elle est fondée sur le bénévolat.

Votre initiative est nécessaire afin d'assurer le pluralisme en matière de presse, fondement de toute démocratie, alors qu'aujourd'hui la majorité de la presse nationale est fortement marquée à gauche. Je serai donc heureux, par mon abonnement, de vous assurer de mon soutien.

F.T. (SAINT-PAUL)

Editorial

LE PAPE : UN AYATOLLAH ECLAIRE ?

Quatre quotidiens européens publient ensemble une prétendue interview du Pape affirmant qu'au fond le communisme a "réalisé de bonnes choses : la lutte contre le chômage et le souci des pauvres".

La prudence commande de prendre ces propos avec des pincettes. D'abord, pour l'évidente raison qu'ils sont trop contraires à l'expérience personnelle de Karol Wojtila, qui a éprouvé dans son âme et dans sa chair de Polonais les "bonnes choses du communisme".

Ensuite, parce qu'ils sont si étrangers au simple bon sens, si opposés à l'Histoire, si lourds dans leurs effets induits que l'on ne parvient pas à croire qu'une pareille énormité ait été proférée par la plus haute autorité morale, spirituelle et même politique en Occident.

Enfin, à cause de la personnalité du dépositaire de cette "confiance".

Né en Autriche en 1936 d'un père polonais et d'une mère italienne, Jas Gawronski est une sorte de yachtman éternellement bronzé, ex-journaliste mondain, coqueluche de cette richissime et snobissime aristocratie romaine qui exècre et méprise Jean-Paul II, "il papa polacco".

Membre du minuscule parti républicain italien, mouvement de la gauche libérale et repaire de francs-maçons, et député au parlement européen, Gawronski siège au groupe libéral résolument anticatholique, au côté de Simone Veil.

Du coup, si l'on s'étonne de voir le Souverain Pontife consentir des confidences d'une telle teneur à un tel homme, on comprend pourquoi sa prétendue interview a été publiée à son de trompe par des journaux notoirement noyautés par les socialistes et les loges.

C'est que cette publication tombe vraiment à point pour effacer les effets de l'encyclique "Veritatis splendor", si dévastatrice pour le confusionnisme libéral et ses adeptes.

En une semaine, le Pape aura ainsi été affublé de l'image d'un "ayatollah" contesté par les progressistes, puis de celle d'un "philosophe éclairé" rejeté par les traditionalistes.

Voilà qui donne la mesure du pouvoir des lobbies qui contrôlent les médias.

S de B



REPARUTION



Après quelques mois d'interruption, la lettre bimensuelle d'informations confidentielles sur la franc-maçonnerie et les sectes, "Secrets et société", reparait. Le précédent éditeur avait baissé les bras devant les menaces. Le nouveau a confié la direction de la rédaction à S. de Beketch, du "Libre Journal". (Secrets et Société. 4 rue Ventadour 75001 Paris)

INFEOADATION



L'évêque de Versailles, Mgr Thomas, confirme son inféodation à la franc-maçonnerie. Il affirme, dans un texte publié par "Points de vue initiatiques", périodique de la Grande Loge de France, que l'on peut être à la fois franc-maçon et catholique. Cette conception a pourtant été constamment rejetée par l'enseignement de l'Eglise et l'incompatibilité a été réaffirmée voici quelques mois par Mgr Ratzinger et la Congrégation pour la doctrine de la Foi, institution vaticane chargée de la discipline.

PROVOCATION



Plusieurs femmes se prétendant "compagnes de prêtres" ont tenté d'être reçues au Vatican en octobre, mois traditionnellement consacré à la Sainte Vierge... L'une d'elles a déclaré être la concubine d'un évêque français et affirmé que dix prélats français au moins vivaient maritalement.

Quelques nouvelles

Otages en Algérie : la manipulation

On raconte de bien curieuses histoires sur l'affaire des trois Français enlevés par un prétendu commando islamiste non identifié à Alger, puis libérés dans des conditions obscures mais, assure-t-on, aussi héroïques que violentes par la police du régime. Et notamment ceci, qui éclaire d'un jour étrange cet épisode : quelques jours avant l'enlèvement, le collaborateur semi-occulte de Charles Pasqua, Jean-Charles Marchiani, était à Alger où il s'était rendu pour remettre une lettre de son patron au ministre de l'Intérieur algérien Selim Saadi.

Jean-Charles Marchiani est un spécialiste des négociations difficiles, pour ne pas dire tordues. Ainsi qu'Emmanuel Ratier le rappelle dans son "Encyclopédie politique", cet homme d'affaires quinquagénaire originaire de Bastia fut officier au SDECE, le contre-espionnage français, jusqu'à l'arrivée d'Alexandre de Marenches qui, à la fin des années soixante-dix, le pria d'aller exercer ses talents ailleurs.

Devenu secrétaire général de Servair, une filiale d'Air France, Marchiani fut de nouveau limogé ; cette fois par le ministre des Transports de l'époque, le communiste Fiterman qui, assure l'intéressé, ne lui pardonnait pas d'avoir démantelé un réseau d'espionnage soviétique au sein de la compagnie.

Marchiani se mit alors au service de Pasqua qu'il connaissait depuis l'époque

du SAC et devint l'un des chargés de mission du ministre de l'Intérieur de la première cohabitation.

C'est à ce titre, et sous l'identité d'emprunt d'Alexandre Stephani, qu'il conduisit avec une remarquable maestria les inextricables négociations qui devaient aboutir à la libération des otages français au Liban, Roger Auque, Marcel Carton, Marcel Fontaine et Jean-Paul Kauffmann.

Très bien considéré par les milieux arabes, Marchiani était donc tout désigné pour servir de messenger entre Pasqua et son homologue algérien.

Mais quel message apportait-il, en ce 22 octobre ? Celui-ci : Après réunion d'un comité interministériel spécial tenu au mois de septembre pour examiner la position française face à la véritable situation de guerre civile que l'affrontement entre la mafia du FLN et les terroristes du FIS fait connaître à l'Algérie, le gouvernement français avait finalement décidé, dans le souci de ne pas mettre en danger la vie de ses vingt-cinq mille ressortissants installés dans ce pays (compte non tenu des cinquante mille bi-nationaux que, d'ailleurs, l'Algérie ne reconnaît pas comme tels), de ne pas apporter au gouvernement de Redah Malek l'aide financière, économique et surtout technique qu'il réclamait pour lutter contre les islamistes.

En clair, menacé d'une part par le FIS de représailles s'il rompait ce que le

"Washington Post" appelait "des liens avec un mouvement qui pourrait un jour prendre le pouvoir en Algérie" et sommé d'autre part par le gouvernement et les médias algériens de cesser toute relation avec le parti islamiste, sous peine de "sanctions économiques" (la dette de l'Algérie aux entreprises françaises entraînerait, en cas de non paiement, la suppression de trente mille emplois), Balladur faisait savoir qu'il avait choisi la neutralité.

Le surlendemain de la notification de cette attitude, Alain Freissier, Jean-Claude Thévenot et son épouse Michèle, employés au Consulat général de France en Algérie, étaient enlevés par un mystérieux commando que le pouvoir algérien désignait aussitôt comme émanant du FIS.

Or, non moins précipitamment, le FIS faisait savoir qu'il était totalement étranger à cet enlèvement, démenti qui ne manquait pas de rappeler qu'un mois plus tôt, déjà, Rabah Kebir, président de l'instance exécutive du FIS réfugié en Allemagne, avait récusé toute implication de son mouvement dans l'assassinat de deux techniciens français près de Sidi Bel Abbès.

Ce "bordel arabe" venait s'ajouter à l'incohérence des détails fournis par Alger et sa presse sur les circonstances de la libération des otages. D'abord situé à Oued Slama près de Larbaa, dans la banlieue d'Alger, l'événement était ensuite localisé à Oued Koreïche,



les du marigot

près de Bab-el-Oued, à deux pas du... ministère de la Défense ; quant aux détails de l'affrontement, ils allaient d'une simple fusillade à une "effroyable tuerie" dont les otages auraient miraculeusement réchappé en passant par une bataille rangée faisant, selon les cas et les journaux, quatre, cinq ou sept morts, y compris, ou non compris, un policier.

Les otages se bornant, quant à eux, à répéter que tout s'était bien passé et qu'ils n'avaient jamais été menacés. Cette cascade de contradictions explique sans doute que les services spéciaux français, qui avaient immédiatement expédié deux agents à Alger, soutiennent qu'en réalité cet enlèvement a été un coup monté par la sécurité militaire algérienne pour contraindre la France à s'engager dans la lutte contre le FIS. Il faut, pour comprendre que nos services aient pu avancer cette hypothèse "hénaurme", connaître la personnalité de Selim Saadi, ministre de

l'Intérieur algérien et, à ce titre, grand patron de la police politique et des services spéciaux. Cet ancien officier de l'Armée nationale populaire reste, à près de soixante ans, l'un des doctinaires les plus staliniens de l'appareil d'Etat. Fanatiquement partisan de la manière forte, c'est lui qui est à l'origine des véritables "ratonnades" anti-islamiques qui, selon des sources locales, ont provoqué la mort de milliers de suspects et la liquidation totale de certaines mechtas réputées acquises aux intégristes. Et ce, sans que les défenseurs des droits de l'homme s'en émeuvent le moins du monde. C'est que l'homme est un des principaux responsables de l'effondrement économique de l'Algérie où il détient les portefeuilles de ministre de la Révolution agraire et de l'Industrie lourde ; les deux principaux domaines dans lesquels l'échec de l'indépendance algérienne s'est révélé le plus calamiteux, avec la quasi-disparition d'une agri-

culture jadis largement excédentaire et l'enlisement dans une politique industrielle digne des élucubrations de Ceausescu et mortelle pour l'économie nationale. Quoi qu'il en soit, les effets dévastateurs de cette affaire se font sentir jusqu'au sein de la cohabitation. Si Balladur en tient, semble-t-il, pour la neutralité, l'Elysée défend, lui, une politique de soutien total au gouvernement de Redah Malek allant jusqu'à un appui militaire, si besoin est, à la lutte contre les islamistes. Et ce n'est pas l'un des aspects les moins étranges de cette situation que de lire dans "Globe", journal officieux du locataire de l'Elysée, une "fiction" décrivant en termes littéralement apocalyptiques comment une éventuelle accession au pouvoir du FIS se solderait par une épouvantable inflation de l'immigration algérienne en France.

Mettre Bergé et Benamou à l'unisson de Le Pen, voilà un effet pour le moins inattendu de la guerre civile algérienne...

CONFESSION



"La franc-maçonnerie est constitutive de l'identité européenne". Cet aveu est signé du Grand Maître adjoint aux relations internationales du Grand Orient de France P. Orefice.

PROTECTION



Les obédiences maçonniques françaises font le siège du ministre de l'Intérieur en vue d'obtenir que les dispositions de la loi Gayssot, mises en œuvre par les "Commandos-Charlot" (cellules antiracistes) afin de réprimer les exclusions au titre "de la race, de l'ethnie, de la nation ou de la religion", soient étendues aux exclusions ou diffamations au titre de l'appartenance "communautaire ou philosophique". Ce projet vise à faire sanctionner en justice tout propos hostile à la maçonnerie.

SELECTION

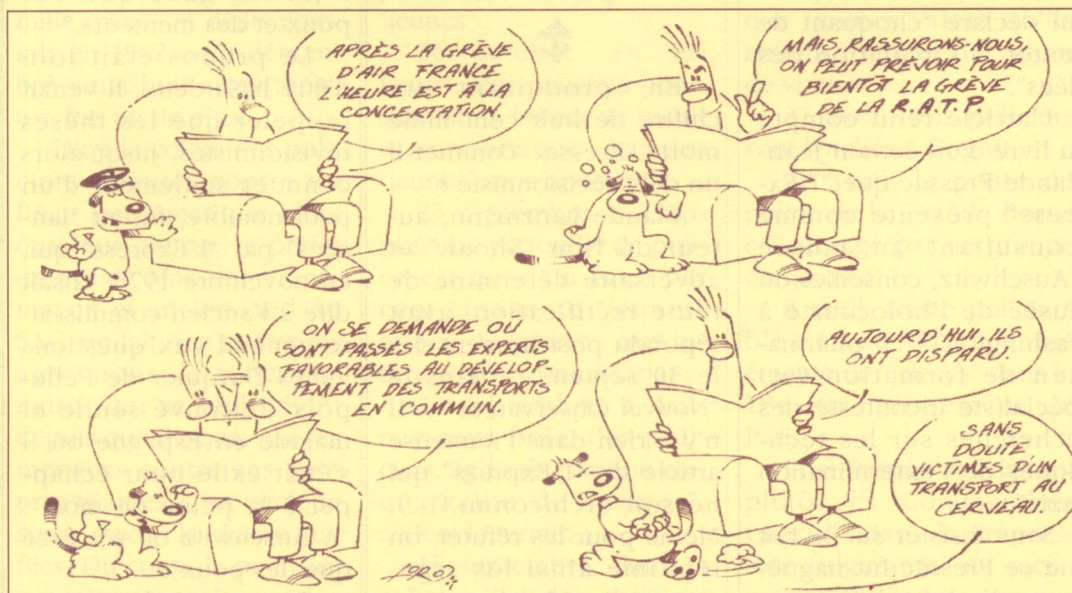


La revue "Magnificat" révèle que la médecine coréenne a fait de grands progrès : grâce à l'échographie, les Coréens peuvent désormais pratiquer l'avortement sélectif de façon à ne tuer que les filles. Près de la moitié des femmes enceintes d'une fille avortent, contre seulement 2 % des femmes attendant un garçon.


THESAURISATION




Les banquiers ont constaté que 60 % du montant des allocations scolaires de rentrée versées pour faciliter l'équipement des élèves et étudiants ont été placés en Sicav monétaires.




PROTESTATION

 A un an de son premier centenaire, l'Ecole de santé navale de Toulon a fermé ses portes ce mois-ci. Les naïfs qui comp- taient sur Léotard, minis- tre de la Défense et élu varois, pour retarder cette fermeture en sont pour leurs frais. Au cours de la dernière cérémonie de promotion, les anciens de l'Ecole, professeurs titu- laires, agrégés et spécia- listes des hôpitaux, ont quitté la cérémonie en signe de protestation.


COMPARAISON

 Le "Nouvel Observateur" classe "en bais- se" le préfet du Gers en poste au moment de la catastrophe des Thermes de Barbotan qui fit vingt morts, ainsi que le maire du Touquet, ville qui a accueilli le récent Congrès des élus régionaux du Front national. A égalité.

ANNULATION

 Sur intervention du rabbin Sitruk, l'administration des "Pyramides", ensemble de loisirs de Marly qui devait accueillir le prochain congrès du Front national, a annulé le projet en refusant de rendre les arrhes versées. Motif : "Cas de force majeure. Menaces contre l'ordre public."

NEGATION

 Or le préfet des Yvelines et le maire de Marly ont récusé cette prétendue menace, remarquant qu'il s'agissait non d'un meeting mais d'un congrès privé et qu'en outre la force publique disposait de tous moyens d'assurer la tran- quillité du lieu.

Autres nouvelles

Ce pharmacien qui empoisonne tout le monde

Accueilli à grand bruit par les médias voilà un mois à peine pour son livre "Les Crématoires d'Auschwitz. La machine- rie du meurtre de masse" (CNRS éditions 1993), le pharmacien Jean-Claude Pressac passe directement du Capitole à la Roche Tarpéienne, taxé de per- versité et de "révisionnis- me à la baisse" par ceux- là mêmes à qui il voulait complaire.

Ce qui, en bonne lo- gique, pourrait conduire la Justice à s'intéresser à son cas.

Voici les faits :

Le 23 septembre der- nier, "L'Express" annonce un "scoop", d'ailleurs sur- prenant puisqu'il ne "révèle" que des vérités ayant depuis longtemps cours légal et qu'il vient à la suite d'un éditorial du directeur de la rédaction qui déclare "choquant de limiter la circulation des idées".

L'article rend compte du livre d'un certain Jean- Claude Pressac que "L'Ex- press" présente comme "consultant au musée d'Auschwitz, conseiller du Musée de l'holocauste à Washington, (...) phar- macien de formation (et) spécialiste incontesté des recherches sur les tech- niques de l'extermination nazie".

Sans insister sur le fait que ce Pressac fut naguè- re un disciple du profes-

seur Faurisson, chef de file des révisionnistes.

Trois jours après, "Le Monde", évoquant à son tour le même dos- sier, souligne étrangement que Pressac "récuse une certaine idée de l'histoire qui voudrait que seule la mémoire soit noble" et qu'il évalue le nombre des morts d'Auschwitz à "huit cent mille ... alors que les chiffres les plus couramment cités étaient de plusieurs millions" (le texte annonçant l'assassi- nat en ce lieu de quatre millions de victimes, rédi- gé en dix-neuf langues et inscrit en lettres de bron- ze sur des dalles expo- sées dans le camp polo- nais, a été effacé et les dalles aujourd'hui sont vierges).

Révision et perversité

En produisant un chiffre de huit cent mille morts, Pressac commet-il un délit révisionniste ?

Claude Lanzmann, au- teur du film "Shoah" et adversaire déterminé de toute rectification, avait répondu positivement dès le 30 septembre dans le "Nouvel Observateur" : "Il n'y a rien dans l'immense article de "L'Express" qui ne soit archiconnu (...). Même pour les réfuter, on légitime ainsi les argu- ments des révisionnistes

qui deviennent ce par rapport à quoi, à qui, tous se situent. Les révision- nistes occupent tout le terrain..."

Puis le cinéaste avait attaqué le professeur Vidal-Naquet, coupable, selon lui, d'avoir soutenu les travaux de Pressac : "Le triste est qu'un histo- rien, menacé sans doute dans son statut ontolo- gique par la vérité, la force, l'évidence des té- moignages ... n'hésite pas à cautionner cette perversité.

Un historien abdicque devant un pharmacien qui, par ailleurs, "révise" à la baisse selon des cal- culs bien à lui, le nombre des victimes.

Qu'on y prenne garde, on dira peut-être dans vingt ou cinquante ans : "Bien sûr, les chambres à gaz ont existé mais on n'y a jamais gazé que des poux et des menteurs."

Le propos était loin d'être hasardeux. Il venait rappeler que les thèses révisionnistes, jusqu'alors connues seulement d'un petit nombre, furent "lan- cées" par "L'Express" qui, en novembre 1978, faisait dire à l'ancien commissai- re général aux questions juives Darquier de Pelle- poix, retrouvé sénile et malade en Espagne où il s'était exilé pour échap- per à la peine de mort : "A Auschwitz on n'a gazé que des poux".

Ce propos, largement



repris, souleva un énorme scandale, entraîna de multiples poursuites contre son auteur et porta sur la place publique un débat précédemment circonscrit à quelques spécialistes sur les circonstances et les chiffres des persécutions antisémitiques.

Qu'aujourd'hui l'un des représentants les plus éminents de la communauté accuse un chercheur pourtant "incontesté" de réviser ces chiffres à la baisse et d'ouvrir la voie à toutes les contestations sur ces circons-

tances montre la violence des affrontements que suscite le sujet jusqu'au sein du même camp.

La justice tranchera

Claude Lanzmann, en tout cas, semble étonné de n'avoir pas été entendu et, revenant à la charge cette semaine, toujours dans le "Nouvel Observateur", il insiste sur un propos de Pressac qui répondait au "Monde" : "en France la loi Gayssot

interdit de s'exprimer librement".

"J'observe, commente Lanzmann, que la loi Gayssot vise spécifiquement à interdire la publication de textes négationnistes. Que faut-il comprendre ?" Apparemment que la Justice doit à présent trancher la question de savoir si les travaux de Pressac, "chercheur incontesté" édité par le CNRS, célébré par "L'Express" et soutenu par Vidal-Naquet, sont révisionnistes ou pas.

On attend l'ouverture d'une instruction.

En voilà du racisme, Charlot !

Hne "répression fulgurante" est exigée des "Cellules de lutte contre l'antisémitisme, le racisme et la xénophobie" créées par Pasqua-Gaubert

En attendant de l'emporter dans cette guerre contre la Bête immonde, ces "Clarx" ont déjà gagné un surnom : "les Commandos-Charlot".

C'est ainsi en tout cas qu'on les a baptisées dans les commissariats où l'on mesure le ridicule d'une pareille hystérie, alors que sur trois millions huit cent mille crimes et délits commis en 1992 on a dénombré vingt-huit actes racistes. Pas un de plus.

D'où la colère des policiers ameutés contre un fléau fantasmagorique alors que leur patron, le préfet de police Massoni, franc-maçon et ancien caïd du SAC, ne fait rien contre les agressions de fonctionnaires qui se multiplient depuis que Pasqua, par ses menaces contre ses propres troupes a, en quelque sorte, ouvert la chasse aux flics. Du coup, la peur des sanctions paralysant les

forces de l'ordre, les "jeunes" s'en donnent à cœur joie, à l'abri d'une législation échevelée qui menace des tribunaux tout policier accomplissant son travail en milieu sensible.

Lynchages et saccages

Bilan :

27 octobre, Garges-les-Gonesses, des policiers se barricadent dans les toilettes d'un bar pour échapper au lynchage par des "jeunes" ;

26 octobre, au Val Fourré, des policiers poursuivant un voleur de voiture sont attaqués par des "jeunes" sans riposter ;

23 septembre, à Trappes, une patrouille de police est mise en fuite par cent cinquante "jeunes" armés de pierres qui incendient le commissariat ;

22 septembre, à Aulnay-sous-Bois, des policiers, agressés par une cinquantaine de "jeunes", cèdent le terrain ;

15 septembre, dans la même ville, des policiers

intervenant après l'attaque d'un autobus sont chassés à coups de pierres ;

2 septembre, les policiers des Halles se voient contraints à une bataille rangée contre des hordes de "jeunes" ;

18 août, trois policiers sont blessés à coups de cutters par des "jeunes" des Mureaux ;

30 juin, une voiture de police d'Epinay est mitraillée pendant une patrouille (six impacts dans la carrosserie) ;

24 mai, deux gardiens de la paix sont lapidés par des "jeunes" alors qu'ils tentent d'arrêter un voleur de voiture ;

27 avril, trois policiers sont lynchés à Grigny ;

28 avril, le poste de police de la Grande Borne est saccagé par un groupe de "jeunes" ;

8 avril, treize policiers blessés au cours d'une émeute de "jeunes" dans le 18^e arrondissement de Paris.

Et si Pasqua spécialisait plutôt ses "Commandos-Charlot" dans la "répression fulgurante" du racisme anti-flic ?

DEFECTION



Mitterrand, qui avait personnellement exigé qu'au cours de "L'heure de vérité" une question lui soit posée qui lui permettrait d'effacer le soutien manifesté à Tapie lors de l'interview présidentielle du 14 juillet, fait rédiger dans les journaux amis des échos affirmant qu'en privé il "regrette" d'avoir pris partie en faveur du député de Marseille.

CONSOMMATION



"Les emplettes créent des emplois". Ce pourrait être le thème d'une campagne de relance de la consommation financée par les chambres de commerce. Il se murmure que le slogan a été trouvé par Edouard Balladur lui-même.

PRECISION



Pour l'avocat du MRAP, c'est "l'acte raciste le plus grave commis en France depuis un demi-siècle" : Deux jeunes Arabes prétendent avoir été victimes d'une tentative d'assassinat par le feu en pleine rue à Paris. Les victimes ont décrit leur agresseur : crâne rasé (!), tatouage en forme de hache sur la joue (!) et boucle d'oreille à croix gammée (!!!). Un mois après, malgré la précision du signalement, la police n'a rien trouvé. Même du côté de Carpentras...

Le pèlerinage de Martel aura lieu le 28 XI 1993, il est destiné à commémorer la victoire remportée en ce lieu sur les Sarrazins en retraite depuis Poitiers par les Francs et les Aquitains. Des dizaines d'associations ou de partis politiques allant du Parti communiste aux Verts en passant par la Ligue des Droits de l'Homme mobilisent contre ce pèlerinage. La meilleure réponse est une égale mobilisation.

Consignes : Rendez-vous à 9 heures précises sous la halle de Martel (Lot). Départ de la procession à 9h15. Messe traditionnelle sur le Causse à 10h30. La messe sera dite à la mémoire de tous les morts pour la France. Repas tiré du sac à 12h30.



Cohenneries

Les fantômes de Carpentras

D'étranges événements se produisent dans une maison de Carpentras qui éclairent d'une lumière nouvelle les heures les plus sombres que vous savez. A la grande frayeur de sa locataire, Régine Garcia, et de sa fillette, des feux éclatent dans son logis de façon aussi spontanée qu'inexpliquée aux endroits les plus inattendus. C'est une affiche apposée sur une porte qui s'enflamme subitement. Une autre fois, c'est un matelas. Une autre encore, la litière du chat. Plus effrayant encore, les objets se déplacent sans aucune intervention humaine, le téléphone se débranche sans raison apparente, les bouteilles de gaz s'ouvrent toutes seules...

Appelés sur place, les pompiers ont été les témoins ébahis et frissonnants de ces phénomènes dignes de ces mauvais films des « **jeudi de l'angoisse** » que nous programme à l'envie M 6. Tout comme les policiers de la ville. « Il y a quelque chose qu'on ne s'explique pas » avoue l'inspecteur Eric Comtat qui connaît bien le Venaissin et ne s'en laisse pourtant pas compter. Mais alors ? Bon sang, mais c'est bien sûr : si un fantôme facétieux et incendiaire sévit aujourd'hui à Carpentras, le même, ou un de ses frangins davantage porté sur le maniement de la pelle et du piquet de parasol, ne serait-il pas le profanateur du cimetière juif de Carpentras ? Après tout, aller traîner dans un cimetière une nuit de pleine lune, c'est bien dans le style des fantômes, non ? D'accord, l'hypothèse vaut ce qu'elle vaut. Mais avouez que trois ans et des poussières après les faits, elle n'est pas plus conne qu'une autre. On dit bien, chassez le surnaturel, il revient au galop. A la place du juge d'instructions en charge du dossier de la profanation, j'y réfléchirai à deux fois : ça lui permettrait de clore le dossier. A moins, bien sûr, de découvrir des éléments qui lui donneraient à penser que les fantômes, à Carpentras, sont aussi d'extrême-droite. Bref, plus que jamais, **delenda est Carpentras**.

JEAN-PIERRE COHEN

Autres nouvelles

Eux chez eux et nous chez nous

Dans la guerre civile qui déchire l'Algérie, la France a pris la terrible responsabilité d'aider l'armée à récuser le verdict des urnes alors qu'il ne lui appartenait en rien, trente ans après le retrait de nos couleurs, de choisir entre les hommes du FLN, tueurs à la balle et au couteau, poseurs de bombes d'Alger, égorgés de Melouza, bouchers de la Mitidja, victimes à leur tour d'un terrorisme qui ne nous fera pas oublier le leur qui n'épargna rien, ni femmes, ni vieillards, ni enfants, et les poseurs de bombes du FIS, fanatiques religieux traqués et tués par des fellaghas barbouillés en émules des paras de Bigeard, courant les djebels, fouillant douars et mechtas à la recherche de "rebelles".

Aujourd'hui, une nouvelle bataille d'Alger oppose, comme hier, les tueurs de l'ombre à la police secrète.

Aujourd'hui, à Bab El Oued, les gendarmes algériens massacrent des Algériens, comme naguère les gendarmes français tiraient sur leurs compatriotes dans la rue d'Isly.

Aujourd'hui, la nomenklatura algérienne s'effondre sous les coups des islamistes, comme hier le régime du Shah d'Iran s'abîma sous les coups des mollahs.

Aujourd'hui, les incapables et les corrompus du socialisme ont désespéré la Casbah, comme hier le communisme a désespéré Billancourt.

Aujourd'hui, son agriculture dévastée, son industrie sacagée, ses bateaux rouillés, ses plages polluées, son sys-

tème écologique détraqué, Al Djezaïr la blanche est ruinée, comme au VIII^e siècle sous les chevaux de Mahomet.

C'est navrant, certes, mais allons-nous pour autant accepter que les mêmes qui, en une journée de juillet 1962 à Oran, enlevèrent, violèrent, torturèrent, pendirent aux crocs d'acier des abattoirs des milliers d'hommes, déportèrent trois mille femmes dans les bordels de la mort lente et énucléèrent, émasculèrent, ébouillantèrent deux cent mille harkis, réintègrent, sans autre forme de procès et par milliers, chaque mois, la nationalité française ?

Allons-nous accueillir, comme si de rien n'était, ceux qui, préférant sans honte ni vergogne la valise au cercueil, bafouent la mémoire de leurs "frères" tombés pour une Algérie algérienne et déferlent chez nous, pseudo-intellectuels mais vrais profiteurs d'un socialisme partout corrupteur, reçus par leurs complices d'hier, les porteurs de valises et leurs amis du pouvoir actuel ?

Eh bien, non, nous n'en voulons pas !

Nous ne voulons ni des assassins fellaghas ni des justiciers du FIS

Nous ne voulons plus payer pour une "assistance" qui se perdra dans les marais de la gabegie et de la corruption.

Nous ne voulons plus soutenir une dictature honnie.

Seuls les Algériens sont fondés à choisir le régime qui leur convient ou le cauchemar qui peuplera leurs nuits.

La France doit dénoncer les accords financiers avec ce régime pourri et imposer à l'Algérie une politique de relations fondée sur la réciprocité des intérêts et le respect des engagements, une politique exigeant que soient garantis nos intérêts, protégés nos compatriotes, respectés nos cimetières, ouvertes chez eux autant d'églises que de mosquées chez nous, défendue l'identité kabyle, reconnus les droits des harkis et des amis de la France, rétablie la vérité sur un siècle et demi d'histoire commune.

Quelles que soient les fautes de ses politiciens (le décret Crémieux !), la France n'a pas à rougir de l'œuvre accomplie en Algérie par ses soldats, ses missionnaires, ses enseignants, ses paysans, ses commerçants et tous ceux que l'on appelle encore les "pieds noirs".

Mais elle ne peut plus arracher l'Algérie au chaos par la colonisation.

Un jour, le peuple de ce pays qui a payé son indépendance au prix du sang (le sien et le nôtre) devra dire s'il veut renouer avec nous des rapports normaux de coopération.

Mais avant tout : que la guerre civile algérienne ne se transporte pas en France et que l'on renvoie sans tarder fellaghas et mollahs.

Après tout, depuis le temps qu'ils réclament l'Algérie algérienne, le moment est venu, pour la France française, de leur donner satisfaction.

BERNARD ANTONY

Et c'est ainsi...

par ADG

Les aborigènes ont des rêves étranges et pénétrants. J'ai déjà parlé ici et je n'y reviendrai plus, de celui de la carotte sauvage qui permet de voir loin, d'avoir les cuisses roses et un caractère égal, pour peu qu'on la domestique un peu. Rien n'est plus malaisé d'ailleurs : à peine enfourchée, l'ombellifère rétive piète, rue, chauvit des oreilles, bronche, s'épare et rase le tapis. Il est utile de s'accrocher aux fanes pour ne pas être désarçonné par ce rêve rustre et seuls les excellents cavaliers de l'imaginaire peuvent chevaucher cette monture onirique. Parmi tous les rêves, celui de la carotte sauvage est un des plus excitants. On m'a récemment parlé du rêve du coton-tige, plus moderne et peut-être plus accessible aux couches jeunes de la société. Est-il bien utile ? Ne vaudrait-il pas mieux se dédier, outre aux bonnes mœurs qui font maison et couche molle, à des valeurs plus sûres, tels que le « dream » des carottes débourrées ? C'est affaire de tempérament et nos lecteurs n'en manquent pas qui veulent toujours avoir le dernier mot.

Ainsi madame Annick B. de Bourré (Loir et Cher) qui me rappelle que dans une chronique ancienne, j'avais promis de parler des mœurs sexuelles des huitres. Emoustillée selon toute apparence, madame Annick B. qui s'affirme comme étant la principale productrice de maillochons en France, me met au défi d'expliquer en une phrase le mode de reproduction de ces délicieux insectes qu'on trouve généralement tapis dans un nid douillet de vinaigre d'échalottes.

Eh bien, madame, c'est très simple. Les huitres se reproduisent en enfilant des perles.

Voilà à quoi conduit le métier de chroniqueur : on reçoit du courrier auquel il faut répondre. Quand il y a une enveloppe timbrée, aucun

LA CAROTTE ET LE BETON



— Rêve
du coton-tige
— Mœurs
sexuelles
de l'huitre
— À propos
d'Amsterdam
— Grandeur
consécutive
du chant
des pistes cyclables



problème, je bondis, tel un facteur de concorde, à la moindre demande de mes lecteurs et je m'efforce de leur donner satisfaction (sauf, comme c'était le cas la semaine dernière, quand un monsieur m'a interrogé pour savoir comme faire pour avoir le Goncourt. Si je le savais, vous pensez comme j'écrirais ici ou ailleurs ? Je serais aux Seychelles, oui, avec une vodka frappée et une brune tapante). Sinon, je réponds dans ces colonnes ou bien alors je ne réponds pas.

Pour en revenir aux rêves aborigènes qui n'ont pas fini de vous hanter quand vous les fréquentez (fussent-ils râpés), il va de soit qu'on ne saurait les confondre avec « Les

chants des pistes », ces « Songlines » qu'a su déchiffrer Bruce Chatwin avant de disparaître dans un grand rêve patagon et dont il a si bien parlé dans son ouvrage éponyme paru aux Editions Grasset (ou en « Livre de Poche »). Les chants des pistes aborigènes sont à la fois repères géographiques, mémoire coutumière collective, passeport d'une région à l'autre. Ils décryptent les « rêves » d'une époque ancienne où la terre était plate - mais ne l'est-elle pas toujours ? - et n'appartenait à personne - c'est toujours le cas, car c'est nous qui lui appartenons -. Ce chant psalmodié se disait au rythme de la marche et Bruce Chatwin raconte dans son livre comment, ayant un jour pris en stop un vieil aborigène à bord de sa Land-Rover, il l'avait vu complètement affolé par la vitesse du véhicule et marmonner de plus en vite le chant d'une piste devenue trop rapide, comme une cassette passée en accéléré.

Tout cela prouve bien que nous ne savons pas tout et qu'on ne saurait être ni pour ni contre, bien au contraire, comme dit la sagesse suisse. Pour ma part, je reviens d'Amsterdam où j'ai passé le week-end de la Toussaint. J'y ai vu des choses merveilleuses, comme le vélo de Fantômas, la buée sur les bateaux-mouche, les maisons affaissées. J'y ai appris pourquoi les maisons étaient aussi étroites et hautes et c'est une raison fiscale, les habitants y étant taxés autrefois à raison de la largeur des façades. J'y ai mangé de délicieuses soupes aux pois qui allaient bien avec le brouillard et j'ai constaté que là-bas, le chant des pistes était essentiellement cyclable.

Mais c'est pourquoi, partout, en Australie comme en Hollande, le chant des pistes est grand.



Anastrophes, Billevesées & Coquecigrues

par Ximenez de Cisneros

Retour sur la planète Marx

DEMAIN LA DEMOCRATIE

Ah ! J'en ai rabattu, de mon ignorance prétentieuse, depuis ce numéro spécial du « Nouvel Obs » sur « La pensée en 93 » qui m'a donné à voir une intelligentsia de gauche plus vivace et bouillonnante que jamais — alors que je la tenais pour moribonde...



Néo-démocrates et néo-marxistes

On ne m'y reprendra plus, à ironiser bêtement sur ce qui me dépasse. Ainsi, par exemple, de la distinction entre « démocratie » et « réalité » : elle ne signifie évidemment pas que la démocratie serait irréelle, mais simplement qu'elle est toujours perfectible — comme toute chose en ce bas monde. J'ai pourtant bien failli retomber dans ce travers en épluchant le dossier précité. Un chassé-croisé intellectuel avait semblé amusant à l'esprit superficiel que je suis : tandis qu'un groupe de penseurs, ex-marxistes pour la plupart, travaillent sur le concept de démocratie, d'autres empruntent une démarche apparemment inverse ; anciens contestataires de tous les systèmes de pensée dénoncés globalement comme « totalitaires », ceux-là sont en train de découvrir... Karl Marx. C'est le cas de Gilles Deleuze : après avoir consacré vingt-cinq ans à « critiquer la rationalité de tout discours de savoir » au nom du « désir » — on lui doit notamment la définition de l'homme comme « machine désirante » —, il écrit actuellement un livre sur la « Grandeur de Marx ». Itinéraire parallèle pour Jacques Derrida, inventeur du concept-clé de « déconstruction » : il avait entrepris de déconstruire systématiquement toutes les philosophies au nom de la « critique du signe ». Aujourd'hui, dans « Spectres de Marx », il... reconstruit la statue du géant déboulonné.



Karl Marx «déridé»

Cocasse, non ? Eh bien, pas du

tout ! Là encore, c'est l'« Obs » (du 21/10/93) qui m'a éclairé, avec une analyse du livre de Derrida intitulée « *Marx, penseur du XXI^e siècle* ». Pourquoi une analyse et pas l'ouvrage lui-même ? Parce que l'hebdo m'a prévenu : « ce livre, très difficile à lire, s'adresse à des lecteurs familiers de la culture philosophique ».

Message reçu 5 sur 5 : ce bouquin-là était sûrement trop compliqué pour moi — comme j'en avais déjà eu le pressentiment en lisant son titre complet : « *Spectres de Marx. L'Etat de la dette, le travail du deuil et la nouvelle Internationale* » (sic). Pour éviter les contresens dont je suis coutumier dès qu'il s'agit de la pensée de gauche (pléonasme), j'avais intérêt à me contenter des quatre pages de vulgarisation réalisées par le « *Nouvel Obs* » après une rencontre avec le Maître à New York.



Spectres en tous genres

Résumé du résumé : Derrida n'est nullement « devenu marxiste », comme je vous l'aurais dit naïvement. Il propose des « schèmes de lecture » permettant de distinguer, dans les textes de Marx, ses « spectres » multiples. Car il y a un bon et un mauvais Marx, nous apprend l'auteur. D'un côté, « ce que nous devons bannir : la monstruosité totalitaire », induite par les concepts de matérialisme dialectique, de lutte des classes, de dictature du prolétariat, etc.

De l'autre, « ce dont nous avons absolument besoin : l'esprit de la critique sociale », qui n'est autre que « l'héritage des Lumières ».



Rallumons les lumières

Bref, le marxisme, ce n'est pas « les Soviets plus l'électricité », mais « le totalitarisme plus les Lumières ». Eh bien, nous dit Derrida, gardons-nous de jeter le bébé avec l'eau du bain. En bons héritiers du marxisme, sachons « discriminer à l'intérieur de l'héritage » ; en d'autres termes, bazonnons le totalitarisme et rallumons les Lumières ! Et quand on les rallume, que voit-on ? « La démocratie menacée par le Nouvel Ordre mondial qui est en train de s'imposer ». Cet ordre-là est porteur de « dix plaies », parmi lesquelles le chômage, l'exclusion, la mafia, la drogue, mais aussi et surtout « les guerres inter-ethniques, guidées par un concept et un fantôme archaïques de la communauté, de l'Etat-nation, de la souveraineté, des frontières, du sol et du sang ». Conclusion de l'hebdo : condamner en bloc le marxisme au nom des Droits de l'Homme serait une erreur dramatique, car « l'esprit de la critique marxiste nous est plus que jamais nécessaire pour rendre un langage (sic) au combat pour la démocratie ».

Merci au « *Nouvel Obs* » ! Grâce à lui, j'ai évité de commettre une énième erreur d'interprétation sur le mouvement des idées. Non, il n'y a pas de contradiction, mais une convergence entre les penseurs néo-marxistes et néo-démocrates. Mieux : le « bon » Marx, redécouvert par Derrida au milieu des mauvais, constitue pour l'avenir l'unique rempart de la démocratie contre le Nouvel Ordre mondial fascistoïde que nous préparent Clinton et l'ONU. C'est clair, cette fois ?

L'Histoire à l'endroit

par Bernard Lugan



LE MAROC LA FRANCE ET L'ALLEMAGNE



Au début du siècle, le Maroc était l'objet des convoitises européennes. L'Espagne, qui voulait y faire valoir des droits historiques, n'était pas de force à les imposer internationalement. Restaient la France, la Grande-Bretagne et l'Allemagne. Laissant résolument de côté le Reich, la France et la Grande-Bretagne négocièrent. Le 8 avril 1904, un accord est trouvé : la France renonce à toutes ses ambitions égyptiennes et la Grande-Bretagne reconnaît les droits prioritaires de la France sur le Maroc.

L'Allemagne, qui a des intérêts commerciaux dans les ports marocains, s'estime lésée et attend sa revanche. Elle la trouve en 1905, quand la France entame au Maroc un processus de protectorat déguisé ; elle n'hésite alors pas à intervenir dans les affaires marocaines. Afin de donner un poids considérable à cette initiative, l'empereur Guillaume II offre sa garantie au Sultan du Maroc par le fameux « Discours de Tanger » du 31 mars 1905 dans lequel il affirme que le Maroc est un pays libre, que l'Allemagne y a des droits et que les réformes institutionnelles décidées par la France risquent de créer dans le pays une situation insurrectionnelle :

« C'est au Sultan, en sa qualité de Souverain indépendant, que je fais aujourd'hui ma visite. J'espère que sous sa souveraineté un Maroc libre restera ouvert à la concurrence pacifique de toutes les nations, sans monopole et sans annexion, sur le pied d'une égalité absolue. Ma visite à Tanger a pour but de faire savoir que je suis décidé à faire tout ce qui est en mon pouvoir pour sauvegarder efficacement les intérêts de

l'Allemagne au Maroc. Puisque je considère le Sultan comme Souverain absolument libre, c'est avec lui que je veux m'entendre sur les moyens propres à sauvegarder ces intérêts. Quant aux réformes que le Sultan a l'intention de faire, il me semble qu'il faut procéder avec beaucoup de précaution, pour que l'ordre public ne soit pas troublé. »

Non prononcé sous cette forme, le « Discours de Tanger » est néanmoins publié tel quel par la presse qui en avait reçu le texte rédigé à l'avance. Les réactions furent considérables, car, en réalité, Guillaume II assurait le Sultan de son appui au cas où il déciderait de repousser le protectorat français.

La tension entre la France et l'Allemagne est vive ; afin d'éviter une confrontation militaire, une conférence internationale est convoquée à Algésiras, en Espagne. Son principal résultat en est l'internationalisation économique du royaume chérifien, mais l'Allemagne subit un échec dans la mesure où seuls ses intérêts économiques sont sauvegardés.

La conférence d'Algésiras ne réglait aucun des grands problèmes marocains ainsi que les événements

ultérieurs allaient le montrer, même si, en 1909, en pleine crise germano-russe au sujet de la Bosnie-Herzégovine, l'Allemagne, qui désirait éviter un total alignement de la France sur la position russe, accepta un accord mettant un terme provisoire à la crise marocaine.

Cet accord donnait la limite des ambitions politiques françaises, d'une part, et des appétits économiques allemands, d'autre part :

« Le gouvernement de la République française, entièrement attaché au maintien de l'intégrité et de l'indépendance de l'Empire chérifien, résolu à y sauvegarder l'égalité économique et par suite à ne pas y entraver les intérêts commerciaux et industriels allemands :

- et le Gouvernement impérial allemand, ne poursuivant que des intérêts économiques au Maroc, reconnaissant d'autre part que les intérêts politiques de la France y sont étroitement liés à la consolidation de l'ordre et de la paix intérieure, et décidé à ne pas entraver ces intérêts déclarent (...) »

En échange de la reconnaissance des droits politiques français sur le Maroc, l'Allemagne obtient d'importants avantages économiques et commerciaux. En réalité, c'est une sorte de condominium économique franco-allemand sur le Maroc qui est décidé, mais la firme des frères Mannesmann estime qu'il s'agit là d'un marché de dupes et que leurs intérêts économiques, donc ceux de l'Allemagne, sont lésés. L'affaire prend de l'ampleur et elle devient vite politique, les milieux pangermanistes soutenant la position des Mannesmann.

(à suivre)

Entretien Courtois avec

« Michel Droit/Radio Courtoisie/CNCL » l'affaire est terminée !

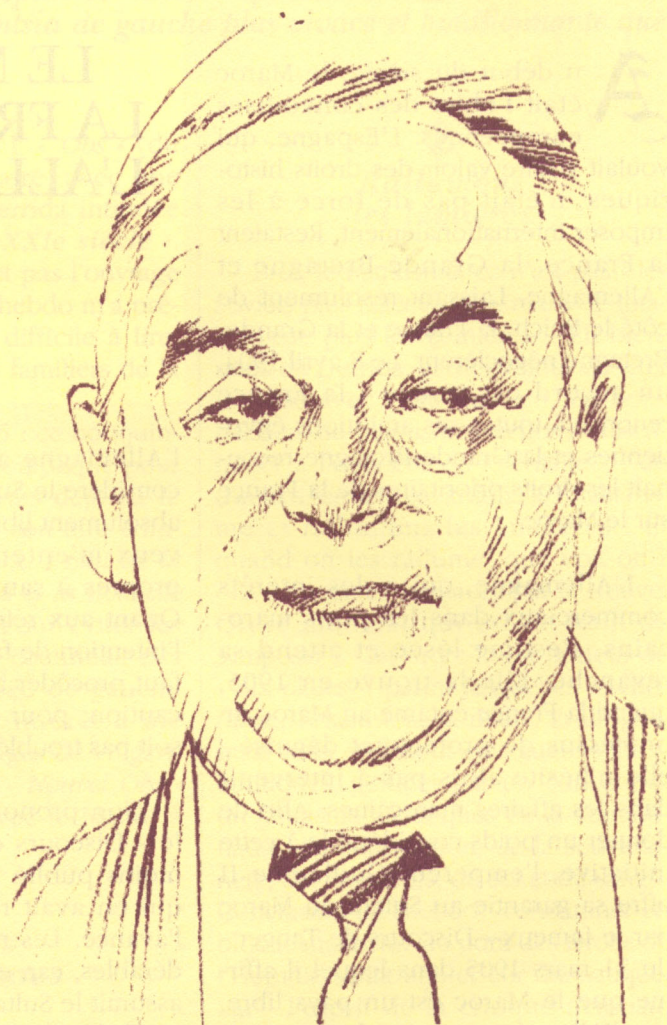
Fondateur et directeur de "Actuamédia", l'une des lettres d'informations confidentielles les plus suivies sur l'univers de la presse écrite, radio-phonique et télévisuelle, notre ami Yannick Urrien est sans doute aussi l'un des meilleurs connaisseurs du monde des radios-libres à la naissance duquel il participa en tant que co-fondateur de "Radio Solidarité" aujourd'hui défunte. C'est aussi un esprit libre.

Pour cette raison qui nous exonère de tout soupçon de complaisance ou de connivence, nous lui avons demandé l'autorisation de publier l'entretien qu'il a eu récemment avec Jean Ferré, fondateur avec Serge de Beketch de "Radio Courtoisie".

Le président du comité éditorial de "Radio Courtoisie" y expose les incroyables péripéties d'une révoltante persécution politico-judiciaire qui, suscitée par une simple dénonciation calomnieuse que rien ne fondait, a, pendant six longues années, menacé la vie même de "la radio du pays réel et de la francophonie", une des rares fréquences de la F.M exclusivement animée par des bénévoles et quotidiennement empoisonné l'existence de Jean Ferré.

Le Libre Journal

Actuamédia, BP 136, 75363 Paris
Cedex 08 (abonnement un an: 1056 F)



YANNICK URRIEN :
Le dernier épisode de ce qui fut incontestablement l'une des plus grandes affaires politico-médiatiques de ces dix dernières années vient de se dérouler. L'affaire « Michel Droit/Radio Courtoisie/CNCL » avait débuté le 1er août 1987 par une plainte de Roger Pelloux, directeur de la radio libre Larsen FM, contre Jean Ferré, pré-

sident du comité éditorial de Radio Courtoisie, pour « corruption des membres de la CNCL ». A la suite de cette plainte, Michel Droit, membre de l'Académie française, fut inculpé de « forfaiture ». Des centaines d'articles et d'émissions furent alors consacrés à l'affaire ; Radio Courtoisie fut mise au ban de la bande FM et François



Jean Ferré

Mitterrand prononça la célèbre phrase sur « la CNCL qui n'a rien fait qui méritât le respect ». Des propos qui ont condamné définitivement cette autorité de régulation. Quatre jours après la plainte de Roger Pelloux, Jean Ferré riposta par une plainte en dénonciation calomnieuse. Comme l'avait annoncé « Actua-média » (n° 203 du 22/07/93), cette plainte a été jugée le 24 septembre. Le procès eut lieu devant la XVIIe chambre correctionnelle de Paris. Il dura sept heures. Le jugement, rendu le 22 octobre, condamne Roger Pelloux au franc de dommages et intérêts réclamé par Jean Ferré, à la publication dans quatre journaux et à 20 000 F d'amende. Vous devez être heureux d'avoir enfin — six ans après ! — obtenu justice en faisant condamner votre calomniateur ?

JEAN FERRÉ :

Certes, mais j'accorde moins d'intérêt à la condamnation de Monsieur Pelloux qu'au libellé du jugement.

Avec Maître Eric Boyer, mon avocat, nous avions décidé de ne demander qu'un franc symbolique pour les dommages et intérêts. Parce que le calomniateur ne fut qu'un instrument dans cette monstrueuse affaire, presque une victime ; parce qu'il est père de quatre enfants ; parce que

nous voulions faire comprendre au tribunal que nous attendions réparation de la Justice elle-même.

YANNICK URRIEN : Et la Justice a réparé ?

JEAN FERRÉ :

Un peu. Elle a fait un réel effort en rédigeant un jugement de onze pages, bourré de révélations.

Bien que désigné par Monsieur Pelloux comme l'unique « corrupteur », je ne fus jamais inculpé. Je demeurai « témoin principal » et, comme tel, je n'eus jamais accès au dossier. Grâce au jugement de la XVIIe chambre, des éléments importants, qui

YANNICK URRIEN : Il y avait donc quelqu'un derrière Monsieur Pelloux. Savez-vous qui ?

JEAN FERRÉ :

Oui, un proche du pouvoir socialiste. Il n'a jamais caché qu'il jouissait alors de très hautes relations et qu'il travaillait pour elles.

YANNICK URRIEN : Son nom ?

JEAN FERRÉ :

Cela n'a plus d'importance. L'important est de retenir que M. Pelloux avait fait citer, par huis-sier, trois témoins : Messieurs François Mitterrand, Pierre Arpaillange et

réunir les hommes de bonne volonté amoureux de la langue française et de la liberté d'expression. Même si nous devons déplaire encore aux profiteurs de la guerre franco-française.

Une persécution politique et judiciaire qui a duré six ans

étaient couverts par le secret de l'instruction, deviennent publics. Ils sont éclairants, lumineux. Ils expliquent tout.

Par exemple, il est écrit, page 5, que la totalité de l'affaire a reposé sur un faux témoignage, d'une évidente fausseté, qu'un magistrat s'était abstenu de dénoncer. Par exemple, il est écrit, page 9, que le calomniateur, en déposant sa plainte contre moi le 1er août 1987, « ménageait ses intérêts financiers personnels ». C'est clair.

On cherchait un imbécile pour signer cette plainte...

Roland Dumas. Message clair.

Aucun d'eux n'a cru bon de se déplacer mais, lors du procès, l'avocat de M. Pelloux a vendu la mèche. Se tournant vers son client, Maître Le Borgne a déclaré : « On cherchait un imbécile pour signer cette plainte et, pardonnez-moi de le dire, cet imbécile, ce fut vous ».

YANNICK URRIEN : Et maintenant ?

JEAN FERRÉ :

Maintenant ? Radio Courtoisie continuera de

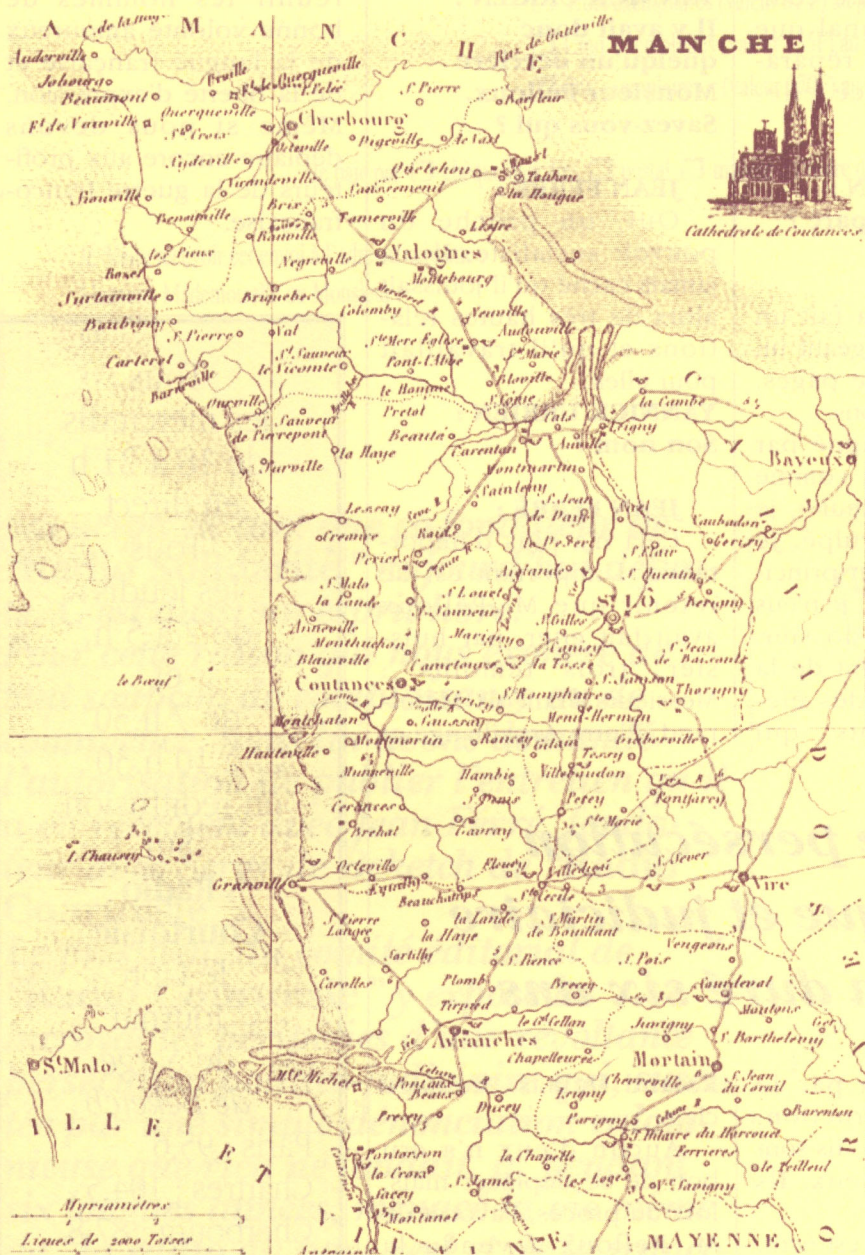
Tous
les mercredis
de 18 à 21 h
en direct.
Tous
les jeudis
de 2 à 5 h.
et
de 7 h.30
à 10 h.30
en rediffusion.
Sur
Radio
Courtoisie :
le Libre
Journal
de Serge
de Beketch

Paris : 95,6
Chartres : 104,5
Cherbourg : 87,8
Caen : 100,6
Le Havre : 101,1
Le Mans : 98,8
Radio-Courtoisie
La radio libre du
pays réel et de la
francophonie
61 bd Murat
75016 Paris
(46 51 00 85)



Les Provinciales

par Anne Bernet



Louis Foiscic, chouan de Normandie

« Parfait honnête homme », « aède des héros inconnus, des dévouements épiques et silencieux près du calvaire et de l'ajonc... » Tels étaient quelques-uns des quali-

ficatifs employés par Jean de La Varende pour évoquer le souvenir de son ami Louis Foiscil, mort d'un cancer à Paris le 20 janvier 1943.

C'est à La Varende surtout que Foiscil, « notre

dernier poète chouan », doit de n'avoir pas sombré, un demi-siècle après sa disparition, dans un total oubli. Et c'est heureux.

Prétendre que Louis Foiscil fut un grand poète serait certainement exagéré. Mais, porté par le triple amour qu'il vouait à la terre ancestrale, à la Maison de France et à Dieu, ce Normand de l'Avranchin eut souvent des vers violents, farouches et beaux qui rachètent les faiblesses fréquentes de son œuvre.

Il était né en 1880, héritier d'une longue lignée de soldats et de magistrats, tous attachés à la cause royale

souvenir des jours d'horreur si proches et celui des martyrs. Cette vieille dame berça l'enfance de ses descendants des histoires déjà centenaires, leur redonnant une actualité et une présence qui marquèrent profondément Louis.

Parvenu à l'âge adulte, juriste établi à Paris et père de dix enfants dont il affirmait orgueilleusement qu'ils étaient ses plus belles œuvres, Foiscil prit conscience qu'il avait bien préparé l'avenir, bien restauré la maison familiale, mais qu'il lui manquait de transmettre aux générations futures les témoignages du passé dont il était le dépositaire. Or, grand lecteur de Barrès et de Maurras, il savait que les enfants ont besoin de s'enraciner pour résister aux tempêtes de la vie, surtout en une époque qui favorisait tous les reniements. En prenant la plume, guère de doute qu'il voulût aider les siens à préserver un patrimoine précieux, d'honneur et de fidélité.

Les anecdotes de l'aïeule

En vérité, depuis 1906, date où il publiait un recueil de sonnets, Foiscil faisait des vers. Et la publication dans les années trente de « La chouette sur mon berceau » et de « Feu ma grand-mère me contait » s'inscrivait dans une suite logique.

Ce n'était rien d'autre

jusqu'au martyr. Avait grandi, comme Barbey d'Aurevilly avant lui, dans une atmosphère qui avait peu de rapport avec le quotidien de la III^e République et la présidence de Sadi Carnot. Dans la famille Foiscil, la Révolution n'était point achevée, et la chouannerie demeurait plus qu'un état d'esprit. Tant de mémoire procédait d'une aïeule, née au lendemain de la tourmente, élevée dans le

que des rimes mises aux anecdotes de l'aïeule, non sans avoir, avec de hauts scrupules, préalablement vérifié chaque assertion de la vieille dame, qui aurait pu être tentée d'embellir la vérité ou s'égarer dans ses récits. Foisil pensait que ses textes donneraient matière à des travaux d'histoire locale qui n'auraient pas manqué d'intérêt. Ce faisant, l'auteur ne se cachait pas d'être partisan, du fond des moëlls et du cœur.

« Je ne saurais plaire à beaucoup / Plus d'un verra, non sans dégoût / Ce défilé d'ombres chouannes / — "Holà, diront de beaux messieurs, / Quel effronté, quel factieux / Rima ces rimes partisans ?" Ces gens et moi nommons tyrans / Des personnages différents / Je hais le nombre, inepte en somme. / Et je crois bien que je rendrai / Mon âme à Dieu, peu pénétré / Du pur bienfait des Droits de l'Homme. » Peut-être ne faut-il pas chercher plus loin les causes du silence autour d'un homme si décidé à aller contre les idées du temps.

Fils de Chouans

Il avait très jeune compris ce que signifiait son choix, à un âge où il n'est pas encore question de politique, et se souvenait non sans émotion d'une scène de son adolescence.

Rentrant chez lui un soir, il avait, à la nuit tombante, croisé un homme sur la route. « Fils de chouans ! » jeta l'inconnu qui passait, avec la hargne que pouvait mettre un républicain de l'Ouest dans ce mot à l'époque.

Le fils Foisil avait fort bien compris l'intention injurieuse, le mot chouan étant trop souvent passé dans le langage populaire comme un synonyme de brigand. Mais, sans daigner répondre et continuant son chemin, le garçon avait commencé à évoquer les ancêtres incriminés comme les lui avait montrés la grand-mère : « Elle dit l'un des siens fusillé par les Bleus / L'autre sur qui s'abat le couperet hideux / Et le poids des regrets, la rigueur des épreuves / Sur celles qu'ils laissaient, mères, filles ou veuves / Et qui, d'un pas furtif, la nuit, l'oreille au guet / Sauvèrent tant de fois ces prêtres qu'on traquait... »

Sacrés par le martyr

Le jeune Foisil pensait à ce Jean de Brée fusillé près de Saint-James, qui avait dans le sacrifice racheté une jeunesse de coureur de jupons et de joueur effréné ; ce magistrat sexagénaire guillotiné place du Trône renversé ; cet aïeul, maire d'Avranches, qui avait osé soustraire aux profanations républicaines le crâne de Saint-Aubert, patron du diocèse, relique insigne de la Normandie... Des morts qu'il n'était pas question de renier, serait-ce au pied de l'échafaud. Et il avait pensé que « fils de chouans », bien loin d'être une insulte, signifiait à ses yeux : « Fils de héros vaincus, sacrés par le martyr. »

Dès lors, par son œuvre comme par son engagement sans retour à l'Action française, Foisil, d'ailleurs payé de son choix par l'affection de ses

Princes, serait jusqu'au bout, selon le mot de Barbey, « fidèle à des opinions qui ne triomphaient pas. »

Pays de chemins creux...

La Varende le revoyait : « Très haut, infiniment maigre, un peu voûté, cet autre gentilhomme de la Manche (le département) arborait le type physique de Don Quichotte... », un Don Quichotte dont « la Dulcinée était sa foi royaliste » et, attendri, le seigneur du Chamblac, pensant à tous ceux qui s'étaient lassés en route, rendait à son ami ce dernier hommage : « Il n'a pas démissionné. Cela ne se faisait pas dans son milieu. »

Foisil fut le chantre de son Avranchain dont il disait les beautés telles qu'il les avait (forte consolation) découvertes un triste jour où il enterrait son père, depuis le cimetière d'Avranches. Il disait son « pays de chemins creux », ses brumes, le vent, les chouettes, les forêts. Mais il était moins sensible au paysage qu'aux types humains qu'ils engendraient et à leur histoire.

Aussi sa poésie est-elle riche en portraits touchants ou cruels : une vieille demoiselle noble souffrant de voir avec elle s'éteindre sa lignée ; un chantre campagnard à la voix superbe mais : « Notre homme, obstinément par contre, se taisait / Dès que du Domine salvam il s'agissait / Fi ! raillait-il avec un mépris magnifique, / Prier, moi, vieux chouan, pour cette République ! »

L'ancien zouave pontifical dont il avait, adoles-

cent, recueilli ces fiers conseils : « Il faut prier, il faut lutter, il faut souffrir. / Aimez la France, aimez le Christ, aimez l'Eglise ! / On ne sait plus aimer, s'attacher ni servir. / Faites de ce mot-là : servir, votre devise ! » C'est beau comme une citation de La Varende...

A ces Blancs fiers de l'être, Foisil opposait les Bleus, demeurés détestés dans ce pays qui avait suivi le petit Aimé du Boisguy et ses quinze ans à peine. Ainsi croquait-il cette femme dont on disait que l'ancêtre, l'affreux homme, avait carillonné la mort de Louis XVI en se penchant au bourdon de la cathédrale, offensant le deuil d'une région entière ; ou cette autre dont l'aïeul avait dénoncé l'infortuné Jean de Brée aux Bleus.

Maurrassien convaincu

Devant les crises et les échecs, Foisil s'était peut-être interrogé : « Vers l'Ouest et du côté de ma forêt natale / Cette voix qui m'appelle, est-ce une voix qui ment ? » Mais jamais il ne pensa que la Cause était perdue, et vains les sacrifices. Maurrassien, il était convaincu que le désespoir en politique est une sottise absolue. Et il concluait, avec une confiance dont nous avons également besoin, au lendemain d'un pèlerinage monarchiste : « Foi forte, espoir vibrant. Des chouans, il en reste ! / Va, garde, tel qu'ils l'ont jusqu'à la mort porté / Ce petit Sacré-cœur qui flotte sur ta veste / A d'autres le dépit de leur honneur ôté. »



En poche

L'homme aux gants de toile

On peut le trouver en poche chez les bouquinistes ou chez Gibert et il vient d'être réédité par Christian de Bartillat ; c'est un livre envoûtant ; c'est « L'homme aux gants de toile » de Jean de La Varende. Selon une légende normande le duc de Choiseul Praslin, emprisonné pour avoir tué sa femme au couteau (celle-ci s'était mal tenue...), a pu s'enfuir dans la forêt du Cotentin près de La Haye Tondue. Il expie son crime et mène la vie secrète et ascétique d'un bûcheron. Ce retour à la terre va le racheter. Ce livre a été écrit en 1943 et La Varende pense au sort de la France : « Tandis que nous écrivions, le sentiment de notre patrie abattue et énervée nous saisissait, et, derrière le personnage, c'était toute une nation que nous voyions se relever, grâce aux remèdes éternels, au travail sous le vaste ciel, au silence des campagnes, à l'amour désintéressé ; puisqu'elle n'a pas su accorder sa joie et son sacrifice ». Derrière cette volonté morale qui existe toujours dans les romans lavarendiens — on est très très loin de Cyril Collard — apparaît l'une des plus belles histoires d'amour. Tout se sait à la campagne ; il guettera la lumineuse Jacqueline et cette dernière le guettera, et leur attente devient celle des chasseurs en forêt. Aux côtés de ces personnages, un truand, un saint homme d'abbé, une délicate aristocrate, un duc qui tient ses engagements jusqu'au bout et Barbey d'Aurevilly qui apparaît un soir au château de Blanche Lande vêtu de sa cape. Ma tête à couper (nous commémorons la Révolution, oui ou non !) que ce livre vous donnera beaucoup de joie. « L'homme aux gants de toile », Jean de La Varende, Christian de Bartillat, Presses du village, 1 bis, vallée de l'Eglise, 77139 Etrepilly.

ANNE BRASSIE

C'est à lire

par Serge de Beketch

Au fond, il y a deux sortes d'hommes.

Il y a ceux qui suivent le rabbin Sitruk quand il exige, au lendemain de l'assassinat de René Bousquet, qu'on exhume le cadavre et qu'on le défère à titre posthume devant le tribunal qu'on lui préparait de son vivant.

Et puis, il y a ceux qui, parce qu'ils pensent, comme Brasillach, que « Le sang qui a coulé est toujours un sang pur », préfèrent François Brigneau quand, dans un livre consacré à ces fusillés qui ont su regarder la mort droit dans les yeux, il rend le même hommage à tous les morts, les pauvres morts. Au communiste Gabriel Péri, comme au faciste Marcel Burcard ou à l'éternel résistant Roger Degueudre.

Chacun choisira son camp.

La chose sera facilitée par l'heureuse réédition d'un livre « culte », comme on dit aujourd'hui, que les éditions du Clan publièrent voilà un quart de siècle et qui était devenu totalement introuvable : « La Mort en face ».

François Brigneau y raconte, avec cette ardeur de plume et cette puissance d'émotion qui ont fait de lui le plus grand pamphlétaire français vivant, les derniers instants d'hommes et de femmes qui, par delà leurs différences, appartiennent tous à la même race : celle des héros.

Les Publications François Brigneau présentent :

GABRIEL
PÉRI

DEGUELDRE

BRASILLACH

P. Laval

Bastien-Thiry

Estienne d'Orves

PUCHEU

LA MORT EN FACE

L'histoire de leur dernière heure
constitue le livre d'or du sang français

D'Estienne d'Orves, Agnès Adrien ou Jacques Decour côtoient ainsi fraternellement Pierre Pucheu, Darnand, Bassompierre et, bien sûr, l'ami, le grand frère, celui que Brigneau ne cessa jamais de pleurer : Robert Brasillach.

Nul mieux que son préfacier, Philippe Vilgier, ne saurait résumer le caractère bienfaisant de ce livre : « ...cet émouvant recueil

de témoignages n'a rien perdu de son intérêt historique et humain. Au contraire, il est plus actuel que jamais. On assiste aujourd'hui au retour, aussi artificiel qu'oppressant, d'un climat de guerre civile tendant à ressusciter les luttes fratricides qui, durant la dernière guerre, ont déchiré notre pays. Dans cette ambiance délétère, les paroles d'apaisement et de réconciliation pronon-



cées par "ceux qui allaient mourir" doivent servir d'antidote au poison que distillent les éternels nostalgiques de la guerre franco-française ».

Ainsi que le dit Jean-Marie Le Pen dans l'entretien qu'il a accordé à Anne Le Pape et qui conclut ce livre : « [La réédition de "La Mort en face"] est une excellente chose. Surtout

pour les jeunes hommes et les jeunes femmes, pour qu'ils sachent qu'ils appartiennent à une nation de héros. Il est indispensable de le savoir, au moment où l'on pourrait se croire emporté par la décadence. »

Oui, vraiment, il y a deux sortes d'hommes. Ceux qui s'abandonnent et ceux qui espèrent. Ceux

qui en tiennent pour l'éternelle malédiction talmudique et ceux qui savent que « l'idée de haine est étrangère au combattant ».

François Brigneau est de ceux-là.

(Publications F.B., 24, rue de l'Amiral-Roussin, 75015 Paris. Par correspondance exclusivement, 145 F franco.)

« CHARETTE ET L'ÉPOPÉE VENDÉENNE »

de Jacqueline Chauveau

Surtout Charette, symbole exemplaire de l'antique gentilhommerie française qui avait pour pieuse, loyale, galante et hautaine devise : « Mon âme à Dieu, ma vie au Roi, mon cœur aux dames, mon honneur à moi ». Un texte plein de couleurs, de panache, à mi-chemin entre la biographie et le roman, où néanmoins « les dialogues (...) se limitent à des détails de conversation ». A propos, quand tournera-t-on un film, un téléfilm, un feuilleton TV sur le Grand Brigand ? Ne résista-t-il point, lui aussi ? C'est vrai qu'il y a résistance et résistance...

Nouvelles Editions latines, 90 F.

« LA NUIT DES SALAMANDRES »

de Graham Masterton

A San Diego, Californie, Celia Williams se tue par le feu ; puis une autre jeune fille l'imita ; puis treize passagers d'un « bus » s'auto-brûlent sur la route de Borrego-Springs... Outre la manière dont ils ont été commis, ces suicides présentent trois similitudes : leurs auteurs sont tous mélomanes, tous appartenant à un groupe wagnérien que dirige une espèce de gourou nommé Otto Mender, tous réapparaissent sous la forme de... fumée ! Lloyd Denman, l'amant de Celia, percera-t-il les épouvantables mystères qui entourent la secte musico-démoniaque ? Bien plus qu'un très bon roman fantastique, une dénonciation des faux-prophètes modernes.

Presses Pocket, 29 F.

« LE MIROIR DES NOMBRES »

de Nicole Delongchamp

Venue de l'Égypte des Pharaons, la science, ou la pseudo-science, des Nombres permet — peut-être... —, à travers les lettres chiffrées du nom et la date de naissance de quelqu'un, de monter les thèmes qui renseigneront l'homme ou la femme concernée sur son

« moi », sur son « je », sur son futur.

Jusqu'alors, seuls les initiés pouvaient exercer ce possible art paramagique ; aujourd'hui, grâce à l'ouvrage qu'il a écrit, prétend l'auteur, chacun en est capable. Billevesée ? Vrai savoir ? Qu'importe ! Voilà un jeu très amusant à pratiquer durant les longues veillées hivernales.

Sorlot/Lanore, 120 F.

« CRÉATURE »

de John Saul

Une gigantesque multi-société yankee, la Tarren Tech, manufacture de logiciels, de produits pharmaceutiques et d'équipements, possède des chaînes d'agences de voyage, de location d'automobiles, de splendides hôtels, d'hôpitaux ultra-modernes... Et, bonne fille, elle salarie avec une rare largesse ses employés, singulièrement ceux qui travaillent dans son complexe industriel de San Marco. La boîte idéale, quoi ! Sauf que les chercheurs génétiques de la Tarren Tech transforment en monstres les enfants de l'heureux personnel des usines de San Marco. Un cauchemar !

Presses Pocket, 33 F.

« CRIMES EN PICARDIE »

de Philippe Randa et Jacques Beal

Il n'y a point que des roses qui poussent en Picardie... De 1948 à 1980, seize faits divers ont défrayé la chronique de la plaisante province. Un écrivain de grand talent et un brillant journaliste en rappellent ici les affligeants sujets : drames amoureux, familiaux, crapuleux, évasions de pénitenciers, dont celle de l'abominable Mesrine, canaille qu'encensa, des années, l'Intelligentsia gaucharde. Mieux qu'une banale histoire policière, de petits romans vécus, hélas trop souvent sanglants. Un reflet de notre basse Société permissive.

Martelle, 95 F.

Exposition

Un pèlerinage

A l'occasion de la commémoration de la mort de Marie-Antoinette, le musée Carnavalet nous présente les derniers témoignages du calvaire de la Famille royale. La première partie de l'exposition, de loin la plus intéressante parce que la plus émouvante, nous fait découvrir la vie de la Famille royale des Tuileries au cachot de la Reine à la Conciergerie. A travers différents objets — meubles, peintures, vêtements, livres, jeux — se dessine un destin tragique : famille enfermée certes mais réunie et jouant par exemple autour de la table de tric-trac du Dauphin, puis famille séparée et exécutée mais montrant une éternelle foi et fermeté. Le musée Carnavalet nous offre, là, l'occasion de relire l'admirable testament de Louis XVI ainsi que la dernière lettre de Marie-Antoinette à Madame Elisabeth. Plus rare encore, la chasuble portée par l'abbé Edgeworth et le ciboire utilisé lors de la dernière messe du Roi le 21 janvier 1793. Quant à la deuxième partie de l'exposition, plus froide mais curieusement plus détaillée, elle retrace la naissance du culte de ces rois martyrs. Culte exprimé aussi bien par la peinture, la sculpture, la littérature que le cinéma.

P. B-F.

La Famille Royale à Paris, de l'histoire à la légende Musée Carnavalet, 23, rue de Sévigné, Paris 75003 ; tous les jours sauf lundi, de 10h à 17h40, jusqu'au 9 janvier 1994.



Fidèle au poste

par Serge de Beketch

SAMEDI 6 NOVEMBRE

Canal Plus 20H30

"Une vie de prof"

Domage que ce reportage saisissant sur la vie (?) dans un collège "difficile" de la banlieue colonisée soit diffusé sur la chaîne cryptée. Il répond, en effet, très clairement à la question posée par ses producteurs : "Nos enfants ont-ils encore les moyens d'apprendre ?" La réponse est : nos enfants, oui ; ceux des "autres", ce n'est ni probable ni, à vrai dire, de notre responsabilité.

DIMANCHE 7 NOVEMBRE

TF1 23H05

"Douce France"

La France de l'Occupation, une jeune juive réfugiée, les salauds de franchouillards, etc. Air archiconnu, qui commence d'ailleurs, pour ne rien vous cacher, à m'emmerder sérieusement.

LUNDI 8 NOVEMBRE

F2 20H50

"Les Orphelins de Liverpool"

Et si, pour changer un peu des heures sombres, on parlait des heures pas claires ? Ce téléfilm anglais raconte dans quelles circonstances honteuses le très démocratique libéral et humanitaire gouvernement de sa Très Gracieuse a fait déporter, entre la fin de la guerre et le début des années soixante-dix, près de cent cinquante mille orphelins anglais dans des pays du Commonwealth. Une histoire terrifiante par ce qu'elle révèle de l'inhumanité de la machine politico-administrative.

MARDI 9 NOVEMBRE

F2 22H40

"Bas les masques"

Cette semaine, pas d'homo, pas de Sida, pas de curé divorcé, pas d'inceste. On nous propose une ode à l'avortement, avec célébration émue des tricoteuses et du lobby des tueurs d'enfants, mais reportage sévère sur les "commandos anti-IVG" qui, figurez-vous, "sèment la terreur" (sic).

En France, chaque année depuis dix ans, l'Etat permet de dépecer impunément deux cent cinquante mille bébés dont le crime unique est de menacer le confort de ceux qui les ont engendrés ; mais ce sont les hommes et les femmes qui ont le courage de s'opposer pacifiquement à ce génocide que la télévision d'Etat traite de terroristes.

MERCREDI 10 NOVEMBRE

M6 20H45

"Mon Dieu, on a tué ma femme !"

Les occasions de rire sont trop rares pour manquer ce petit chef-d'œuvre d'humour noir qui raconte les mésaventures d'un gaffeur impénitent décidé à tuer sa femme devenue vraiment insupportable. C'est à... mourir de rire.

JEUDI 11 NOVEMBRE

ARTE 20H40

**La Grande Guerre.
21H50**

"Les Sentiers de la Gloire"

Le "devoir de mémoire", parlons en ! Ce soir, une seule chaîne de télévision daigne évoquer la fin de la plus atroce des guerres civiles européennes. Cette

boucherie diabolique qui priva l'Europe de ses élites intellectuelles, morales, artistiques, spirituelles et physiques et qui transforma la France puissante et forte, la France charnelle et vivante, la France traditionnelle et inspirée, en une peuplade à demi-dégénérée livrée aux appétits des gangs ethniques et des prédateurs cosmopolites.

"Les Sentiers de la Gloire" est un film dur et insultant pour le haut état-major militaire de l'époque. Il reste cependant l'une des représentations les plus vraies et les plus émouvantes de l'horreur de cette gigantesque tuerie

VENDREDI 12 NOVEMBRE

F3 23H15

**Passions de jeunesse :
Chirac**

Inutile de perdre votre temps à regarder cette émission. Pour savoir ce qu'est vraiment Chirac, regardez plutôt les "Guignols de l'info" sur Canal Plus ou lisez l' "Encyclopédie politique" de Ratier Vous y retrouverez, entre autres merveilles, ce portrait définitif dû à Franz-Olivier Giesbert, du temps qu'il ne pantouflait pas au "Figaro" : "Chirac est toujours en train de faire ou de penser deux choses à la fois. Il n'est pas double, il est sa propre contradiction ... il est de ces hommes dont chaque mensonge est un enchaînement de sincérités".

SAMEDI 13 NOVEMBRE

TF1 20H45

"Les Grosses Têtes"

Pour qui se souvient de la finesse mordante du

Bouvard des années soixante-dix, la vulgarité pouffiasseuse des "grosses têtes" mesure à quel point notre société a réduit ses exigences en matière... ne disons pas d'humour, mais simplement de comique. On dira que nos grands-pères riaient aux incongruités du pétomane. C'est vrai. A cette différence près qu'aujourd'hui le pétomane serait probablement jugé collet-monté en comparaison d'un Roucasse ou d'un Montagnier.

DIMANCHE 14 NOVEMBRE

F2 20H50

"Légitime violence"

Pas dégonflé, le très ambitieux mais encore plus médiocre Serge Leroy se prend pour Michael Winner, réalisateur de la fameuse série des "Justiciers". Mais il remplace Bronson par Brasseur et la célébration de la légitime défense par un procès en règle contre la "légitime violence". Si le film n'était pas si mauvais, il pourrait être idéologiquement dangereux.

LUNDI 15 NOVEMBRE

F3 20H50

"Le Pont de la rivière Kwai"

M6 20H50

"Un Pont trop loin"

Le chef-d'œuvre quasi mythique de David Lean contre le superbe film de Richard Attenborough sur la bataille d'Arras (Jean Tulard assure dans son indispensable guide paru aux éditions "Bouquins" que le tournage coûta plus cher que les combats authentiques).

Rideau rouge

par Jérôme Brigadier

« Le Cardinal d'Espagne »

Henry de Montherlant a passé une grande partie de son existence à tenter de se modeler une statue d'airain... Malgré une œuvre considérable, un profil romain et une mort théâtrale, il ne parvint qu'au carton-pâte. De son répertoire dramatique foisonnant émerge son sublime « Cardinal d'Espagne », commandé par la Comédie-Française pour son grand sociétaire Henri Rollan qui donnait du corps même aux textes les plus médiocres... et un souffle divin aux grands dialogues. Ce Cardinal fut le dernier beau rôle d'H. Rollan et l'ultime œuvre pour la scène de Montherlant. Heureuse rencontre. Respectant presque l'histoire, l'auteur fait revivre le cardinal de Cisneros qui, âgé de quatre-vingt-deux ans, devient régent du royaume avant l'avènement de Charles-Quint. Nous sommes transportés en



1517 et l'action se déroule sur trois jours. Le Cardinal est déchiré entre son goût pour la contemplation et son avidité de pouvoir. Jeanne La Folle l'amènera à constater qu'il a perdu son âme. Cette riche réflexion sur le pouvoir réglera les amateurs de beaux textes. Il fallait le courage teinté d'inconscience de Jean Dessailly et Simone Valère pour mener à bien cette lourde entreprise dans un temps où les pétomanes en tous genres envahissent les théâtres, les écrans et les ondes en nourris-

sant Thalie de « biguemagues »... C'est aussi une aventure financière hardie. Raymond Gérôme, ce magicien, anime le plateau (important) avec son intelligence raffinée qui ne lui fait signer que des mises en scène réussies et unanimement saluées. Monsieur Dessailly est un Cardinal d'Espagne qui mérite bien un grand coup de chapeau. Simone Valère est de nouveau (enfin) éblouissante de talent, de vérité et de force. C'est tellement réussi qu'il est certain que le Bon Dieu a dû s'en mêler. A voir absolument. Emmenez les enfants en âge scolaire... Une agrégée des lettres disait, il y a peu (sur Radio Courtoisie), qu'elle avait découvert Montherlant par elle-même et qu'elle n'en avait jamais entendu parler durant son parcours universitaire... Evitons cette lacune à la jeune génération sinon nous commettrons une erreur cardinale.

*Théâtre de la Madeleine,
42 65 07 09.*

« L'Amour-foot » de et avec Robert Lamoureux

Né en 1920, l'auteur-acteur est toujours heureusement bien vivant ! Après plus de trois cents représentations, la pièce est, elle aussi, toujours bien vivante ! Comme l'emblématique canard. Robert Lamoureux, canard ou pas, n'a jamais « cuisiné » de navets. Il aurait plutôt « la pêche ».

Notre Sacha Guitry des quartiers populaires, entre autres dons, a celui des pythouisses... Ecrite il doit y avoir, environ, trois ans « L'Amour-foot » met en scène le maire d'une ville moyenne de province vivant un cauchemar quotidien à cause de l'immigration et particulièrement du comportement de l'un des meneurs. Le malheureux édile a aussi de gros soucis avec son... club de football. Depuis la création de cette comédie, la réalité a dépassé la fiction ! Le jeune (noir) chef de bande va trouver la « rédemption » en devenant footballeur et être, ainsi, l'idole d'un public versatile qu'il « braquait » jusqu'alors.

Ce pourrait être une tragédie et c'est le spectacle le plus finement drôle vu au « boulevard » depuis cinq ou six ans.

Se greffent sur cette trame une série d'événements « tragico-cocasses » inspirés de l'actualité et qui tiennent le spectateur en haleine. Cette réussite est très bien servie par une troupe exemplaire : Jacques Balutin, Jacques Ciron, ainsi que Mesdemoiselles Liliane Ponzio, Chimène (ravissante), Laurence Colussi, Nathalie Courval et Magali de Vendeuil (Madame R. Lamoureux).

Avec une maîtrise de chorégraphe chevronné, Francis Joffo coiffe une mise en scène subtile. Pas un mot de trop, pas un geste inutile. De plus, lorsqu'on connaît les penchants politiques de l'auteur, tout cela est, pour nous, fort réjouissant !

Une soirée de théâtre roborative pour papa, maman, les enfants. On pourra aussi venir avec « l'aide-ménagère ». Ainsi, en famille, vous succomberez à la tentation d'Antoine !

*Théâtre Antoine-Simone Berriau,
42 08 77 71.*

Sous mon béret

L'annonce faite aux marris

La palombière avait été fermée la veille. L'heure de la comptabilité était venue. « Il faut toujours du recul, affirma péremptoirement le Capitaine. Dans l'artillerie, comme ailleurs ». Il posa son canon de rouge et attaqua une nouvelle tranche de ventrèche qui avait bardé les volatiles, entreprit une découpe fine d'un « brebis » du Batétous, chauffa le café, y versa une large rasade de Bombita. L'aspiration fut bruyante. Son savant revers de manche, usité de la vallée d'Aspe jusqu'aux fonds des Afriques, annonça la suite. « Ça n'a été ni bon ni mauvais. Les conditions climatiques étaient moyennes, pluie d'abord, vent sud ensuite. Mais, au vu des circonstances, il peut être affirmé que tout le monde a respecté un parfait état d'esprit que l'on pourrait qualifier d'humaniste. La force des ailes a permis aux bleus de prendre leur envol au début. Mais nous leur avons cloué le bec sur la fin, à ces détracteurs félons, en tirant de loin. C'est ça, la force des cols verts. Mais l'avenir, comme l'espoir, est devant nous... » Abasourdis, les yeux écarquillés, les atablés du Grand Repas Final, qui clôtura la dure campagne d'octobre, sentirent la gravité extrême de l'instant : le Capitaine Thon devenait totalement fou. Peut-être même démocrate ou libéral. Le docteur maigre songea à une saignée, Fredo à un verre de vraie « blanche » du Gers, le Curé à l'extrême-onction. Mme Bibiche se moucha et les chiens aboyèrent longuement. La pendule marqua cinq heures. « Et de toute façon, le tableau final est là et bien là. Le "planhot", c'est la vérité. Ils avaient beau courir comme des lapins, on a eu vite fait de leur faire hérisser les poils. » Alors, toujours méfiant, Ordoqui — celui des chantiers — demanda : « De quoi parles-tu exactement ? — Du match Pau-Oloron, équipes réserves de la semaine dernière. Pourquoi, il y a un problème ? Les verts ont battu les bleus d'ici. Je n'oublie pas mes premières amours : la Section Palaise. Section, en avant, marche !... » Et il se resserrait un peu de « poire » de chez Brana. Les chiens soupirèrent. Les cloches de Ste-Croix appelèrent le Curé. Il se leva pesamment.

JOSEPH GREC

Plaisirs de France

par Chaumeil

Les bordeaux passés au scanner

Tout le monde a bu, boit ou boira du vin de bordeaux. Il faut ajouter : le monde entier. Et depuis deux mille ans, car, avant même l'ère chrétienne, des navigateurs de commerce grecs avaient planté des vignes sur les terrains caillouteux qui bordaient l'océan autour de l'embouchure de la Garonne et de la Dordogne. Peu à peu, le vignoble s'étendit sur les rives des deux fleuves et autour de leur estuaire, la Gironde, qui a donné son nom au département, en dehors duquel il n'y a pas de vins de bordeaux.

Tous les grands vins proviennent d'un château

Premier vignoble de France, avec près de 75 000 hectares (40 000 en vins rouges et 35 000 en vins blancs), le Bordelais produit en moyenne 3 millions d'hectolitres par an, soit 400 millions de bouteilles, le tiers de la production des vins fins de France, autant que la Bourgogne et les Côtes-du-Rhône ensemble...

Cependant, rien ne fut épargné à ces vignes, ni les invasions étrangères avec leurs affrontements dévastateurs, ni le phylloxéra qui y débarqua voici cent vingt ans et anéantit tous les ceps. De nos jours, les bordeaux se répartissent en 62 appellations, régionales et communales : 34 en vins rouges, 25 en vins blancs et 3 en vins rosés. Ces appellations, médoc, graves, saint-émilion, pomerol, saint-julien, etc., figurent sur toutes les étiquettes au-dessus ou au-dessous du nom du « château » producteur de chaque bouteille. Car tous les grands vins de bordeaux proviennent d'un « châ-

teau » suivi du nom de son domaine. Encore que l'un des plus grands, le célèbre Pétrus, un pomerol, dédaigne de se nommer château ; son autre particularité est qu'il ne provient que du seul cépage merlot.

Un patrimoine de qualité sans équivalent

Tout cela prouve que les vins de bordeaux constituent un monde à part, immense, prestigieux, un patrimoine de qualité sans équivalent, où un profane peut avoir quelque peine à se diriger. Disons d'abord qu'il faut se fier à son goût personnel plus qu'au conseil du voisin. Tel qui prise avant tout un pomerol peut tiquer sur un médoc, ou inversement.

En tout cas, une réédition des « Vins de bordeaux » vient de paraître, remise à jour par son auteur, Robert Parker, lequel depuis 25 ans a goûté près de trois mille crus du Bordelais, en barriques, jeunes, ou après plusieurs années de vieillissement. Il a, en somme, passé au scanner de son palais tout ce que le vignoble a produit d'agréable, d'excellent et de remarquable depuis un quart de siècle ! Il note aussi ses appréciations sur ses dégustations antérieures et le devenir des vins.

Une bible des bordeaux ? Certes non, car chacun de nos goûts, de nos coups de cœur, peut différer des siens. Mais c'est quand même une bonne compagnie que son gros livre, pour découvrir quelques secrets, quelques beautés, quelques précieuses saveurs. Un beau cadeau pour les amateurs de bordeaux.

« Les Vins de bordeaux », édition de 1993 ; 1120 pages, 16 x 24 cm, 220 francs. Solar, éditeur.



Le Voyageur errant

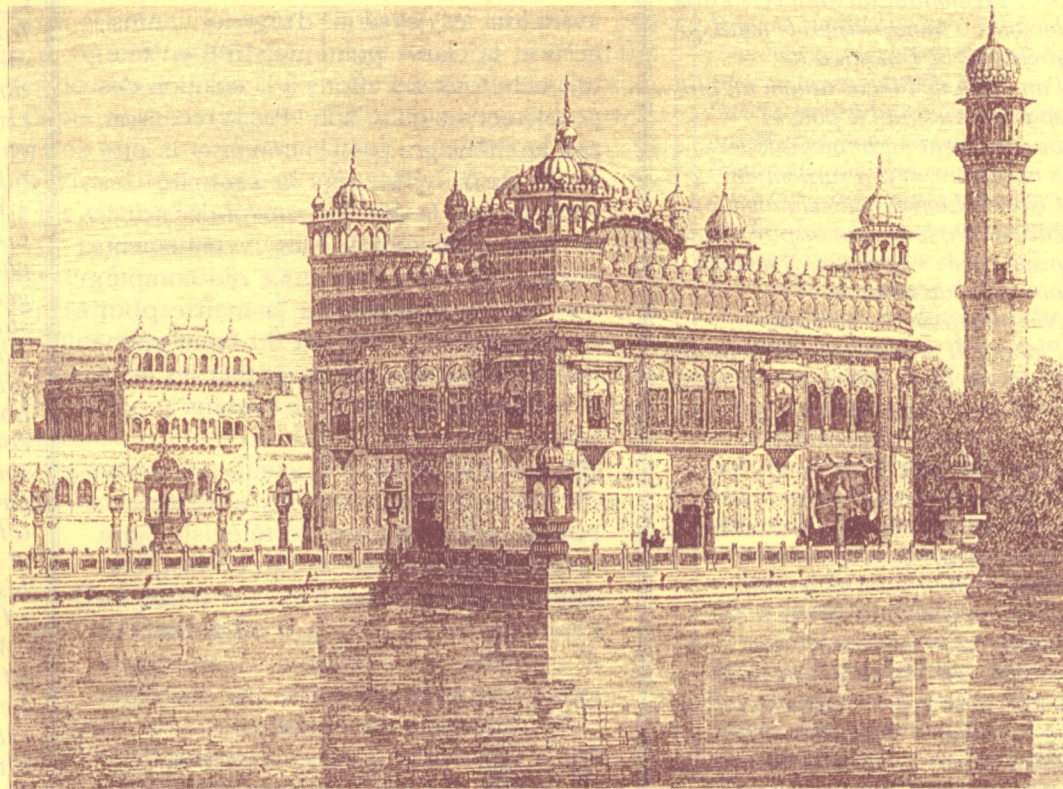
par Nicolas Bonnal

Sous le toit du monde

Surnommé la « couronne de l'Inde » depuis toujours, le Cachemire gît enchâssé dans les chaînes de montagnes les plus hautes du monde. Avant l'aviation, il fallait deux jours de bus pour le gagner, avant l'automobile, un mois de voyage en partant de Delhi. Longue route que prenaient les empereurs moghols lorsque, terrassés par les chaleurs torrides, ils venaient chercher la fraîcheur des montagnes et de ses lacs.

La capitale du Cachemire est Srinagar, dont le nom signifie « ville sainte » en sanscrit. Mais, si les cachemiris sont de souche et de langue indo-européenne (comme le peuple de « l'homme qui voulut être roi »), leur religion est musulmane. J'ai eu la chance, il y a déjà cinq ans, avant que n'éclatent les problèmes politiques liés à l'intrusion du Pakistan dans les affaires intérieures de l'Inde, de vivre plusieurs semaines au Cachemire, et ce hors saison touristique (l'été).

Il faut être français pour apprécier pleinement le Cachemire. Le pays de Srinagar est jonché d'une végétation luxuriante et d'un vert qui rappelle le Val de Loire de la belle saison ; Srinagar est une ancienne ville royale qui a gardé de son passé les fastueux jardins moghols, dont l'austère géométrie évoque les créations de



Le Nôtre en France, réalisées à la même époque.

Mais ce n'est pas tout : le Cachemire est le pays de l'art de vivre : la prestance voilée des femmes, l'excellence et la variété de la cuisine, la douceur des distractions (chasse, pêche, tradition), la richesse de l'artisanat en font un parent asiatique de la France classique. Il lui manque, comme il nous manque depuis des siècles, un roi ; au moins n'a-t-il pas perdu sa religion.

Srinagar, aujourd'hui livrée aux chars de l'armée indienne et à une constante « intifada », est bâtie au bord d'un lac : le « Dal Lake », à qui elle devait sa fortune jusque

dans les temps récents. Empêchés par le maharajah de posséder de la terre, les Anglais, avec ce génie caractéristique de leur race, avaient contourné l'obstacle en habitant sur l'eau... Ce faisant, ils avaient créé les « houseboats », les « bateaux-maisons », où voyageurs lassés et familles d'hôteliers coulaient des jours heureux. On circule entre ces houseboats et le rivage sur des petites pirogues nommées « shikaras ». Elles permettent de gagner les jardins suspendus ou ceux des rois moghols situés au bord des rives.

La vie peut être rude sur le lac, surtout par jour de froid. Il peut faire 0°,

et qui n'a pas de bois pour se chauffer apprend, comme je l'ai fait, l'art du « fire-pot ». Il s'agit d'un petit poêle portatif à charbon, que l'on porte sous son poncho durant toute la journée. Le « fire-pot » permet aux artisans et commerçants cachemiris d'affronter courageusement des températures polaires sans cligner de l'œil, assis en position du lotus toute la journée. Il est resté pour moi l'image de la vie intérieure ; à savoir l'art de s'abstraire du monde, d'affronter le froid, d'attendre sa source de vie et de chaleur du dedans de soi-même. Car, comme le dit Augustin, il faut apprendre à « habiter avec soi-même ».

Un jour

8 novembre 1226

« Louis VIII, Cœur
de Lion »

Hainqueur des hérétiques albigeois, Louis VIII remontait du Midi vers Paris lorsque, à Montpensier, le jeudi qui précédait la Toussaint de l'an 1226 de l'Incarnation, un gros spasme intestinal le poigna brusquement ; il trépassa là le 8 novembre, et son surnom de Cœur de Lion devint celui de Lion, car Merlin, le Breton inspiré, avait prophétisé : « Le lion (...) mourra au ventre du mont ».

Né le 5 septembre 1187 de Philippe II Auguste et d'Isabelle de Hainaut, Louis VIII apparaît, bien qu'il n'ait régné que trois ans, trois mois et trois jours, comme un prince des plus glorieux. Qu'on en juge... Aux aurores de sa brève existence, Louis avait, le 2 juillet 1214, tandis qu'à Bouvines Philippe II pulvérisait les osts germano-flamands, broyé à La Roche-aux-Moines ceux des Godons, et, à la Pentecôte 1216, coiffé, pour peu de temps il est vrai, la couronne d'Angleterre. Splendides débuts ! Ils généreront un avenir flamboyant. Quoique premier souverain de la tige d'Hugues le Grand à n'avoir point eu l'onction du vivant de son père, le Cœur de Lion ne rencontra nul rival, si indiscutable était maintenant la légitimité de « l'Aîné Fils de Roy », quand il accéda au Trône le 6 juillet 1223. Et c'est approuvé de tous les Français qu'aussitôt oint « il ceignit l'épée pour faire triompher le Droit ». D'abord, Louis chassa les Anglais du Poitou, de la Saintonge, de l'Angoumois, du Périgord, d'une partie de la Guyenne ; ensuite, avec la bénédiction du Pontife Honorius III, il alla combattre les cathares du félon Raymond VII de Toulouse, les tailla en pièces, et rattacha de la sorte le Languedoc au Pré Carré... Le Cœur de Lion au tombeau, les Evêques et les Feudataires, obéissant à l'ultime vouloir du disparu, donnèrent son jeune fils « à la garde et tutelle de la reine » et menèrent sacré à Reims le bachelet. L'une était Blanche de Castille, l'autre le futur saint Louis IX.

JEAN SILVE de VENTAVON

Carnets

par
Pierre Monnier

Ia politique exige, on le sait, le sens des priorités, la nécessité de régler avant tout les questions d'urgence... Ainsi, à Nice, la classe politique, UPF en tête, consacre tous ses efforts à la solution des problèmes vitaux... Non ! Pas la récession, pas le chômage, pas l'entretien et la propreté de la ville, pas la sécurité des citoyens, pas le développement des activités liées à la nature de Nice, rayonnement, culture, tourisme. Non ! Ce qui compte, c'est de se maintenir à la mairie pour empêcher Jacques Peyrat du Front national et sa liste d'union de gagner les élections municipales. Le reste est sans importance.

Edith Piaf et Jean Cocteau disparaissent le même jour, il y a trente ans. Pourquoi les chaînes de télévision qui ont, à juste titre, célébré l'art de Piaf, ont-elles été aussi discrètes sur celui de l'enchanteur du « Sang d'un poète » et d'« Orphée » : « Laisse-moi caresser ta joue et tes cheveux, laisse ma main, par cœur, apprendre ton visage... » ?

J'ai un copain dont je veux vous dire un mot. Il a écrit une trentaine de bouquins dont Pol Vandromme, qui s'y connaît, dit : « Une intelligence d'une lucidité féroce. Un style d'une liberté magnifique. » Il n'a jamais sollicité un éditeur. Il fabrique et vend ses livres chez lui. C'est Jean Guénod, 85, rue des Tennerolles, 92210 Saint-Cloud (décidément, quelle rue !). Vous pouvez lui demander son catalogue. Il est de gauche, mais intelligent et tolérant. Il m'a dit, pour mes « Pendules à l'heure » : « Je vous félicite avant d'aller vous porter des oranges quand ils vous auront mis en prison. » Il a consacré son dernier livre à Céline.

Il est bon d'admirer la grandeur et l'intelligence de Soljenitsyne quand, balayant les mensonges, il montre le visage criminel de la Révolution française et quand il déclare que la devise « Liberté, Egalité, Fraternité » n'est qu'un ramassis de contradictions. Il faut aussi savoir proclamer que ces vérités ont été énoncées, il y a près de cent ans, par un écrivain français, avant même l'avènement du communisme dont il savait qu'il était, dans son essence, porteur de terreur et de mort. Charles Maurras avait tout dit, tout prévu, tout expliqué.

3ème œil

Le rêve et le
surhomme

Dimanche 31 octobre, le soir au ciné-club, j'ai découvert « l'exception française ». Il s'agit d'un film méconnu, classé au rayon des amours adolescentes par la critique et réalisé par Duvivier en 1954. Ce film est franco-allemand et s'appelle « Marianne de mon amour ». C'est la poésie absolue. Un château enchanteur, la forêt germanique ; un jeune surhomme de retour de Patagonie et ami des animaux, une dame « blonde aux yeux noirs, dans ses habits anciens », comme disait Nerval, une société secrète de jeunes scouts férus de symbolisme et d'héroïsme, un professeur chenu et lecteur de Nietzsche, une histoire d'amour digne du « Grand Meaulnes », de « Madame de La Fayette », des « Contes » de Perrault. L'inouï. Le plus terrible est que ce film est méconnu : que Duvivier a une réputation de faiseur (même si Orson Welles en faisait à égalité avec Pagnol le roi du cinéma français) ; qu'il passe pour la deuxième fois dans le fort paresseux ciné-club de Patrick Brion ; et que Pierre Vaneck, à quarante ans de là, joue le rôle du docteur Feldman (au lieu de celui du blond Argentin) dans la sinistre série « Les grandes marées ». Comment est-ce possible ? On touche là au mystère de l'art qui faisait écrire « Elévation » à un débauché comme Baudelaire, et le « Testament » à un voyou comme François Villon. « Marianne de mes amours » est, pour reprendre le mot de Musset, « moins écrit que rêvé ». Pourtant contemporain de l'année 1954 (même les voitures y sont poétiques), il est d'un autre temps. « Je ne suis pas de ce monde », a dit Notre-Seigneur. Quelques artistes, par les voies du hasard, semblent bien avoir compris ce qu'il en est.

NICOLAS BONNAL

Lettres Martiennes

par Martiannus *

Le souci de ma mission me contraint, mon bon ami, à regarder la télévision un peu plus que de raison. Encore me limitée-je aux émissions sérieuses. Peut-être même devrais-je m'en abstenir davantage car il apparaît vite que l'on n'y aborde guère que quelques thèmes obsessionnels, comme celui de cette guerre qui vit, il y a cinquante années terrestres, les Terriens s'étriper si gaillardement que nous en eûmes des échos jusque chez nous. Bien que les guerres n'aient jamais manqué sur cette planète et qu'elles continuent à y prospérer de nos jours, on en revient presque quotidiennement à cette guerre-là. On en évoque surtout l'un des pires aspects, que l'on appelle le « génocide ».

Massacres en série

A la fin d'une semaine où j'avais suivi trois films, deux entretiens et quatre débats sur le génocide, je ne pus m'empêcher de déclarer, chez un ami qui m'avait prié à dîner, que l'atrocité du génocide se trouvait soulignée par sa sordidité.

« Vous avez raison, me dit cet ami, quoi de plus sordide que le traitement appliqué aux cadavres dont on récupérait la

graisse et tannait la peau. On a signalé aussi des actes de cannibalisme.

Cependant, ne vous y trompez pas, continuait-il, la façon dont on traitait les vivants était tout aussi regrettable. On massacrait en série. On éventrait les femmes enceintes. On clouait les bébés sur les portes. On enfermait vieillards, femmes et enfants dans des églises pour les y brûler par centaines.

Qui parle des Allemands

— Mais, intervins-je, comment les Allemands, qui me paraissent gens raisonnables, ont-ils pu se livrer à de telles horreurs ?

— Qui vous parle des Allemands ? reprit mon ami. Il n'y en avait pas en Vendée. Peut-être quelques mercenaires. Non, les bourreaux étaient nos propres soldats.

— Pas possible ! Ils n'obéissaient donc pas à leurs chefs ?

— On peut dire au contraire que, chefs et soldats, ils obéissaient avec zèle et entraîn au gouvernement qui avait ordonné l'extermination de la population. Mais le génocide vendéen, bien que fort avancé, n'a pu être mené à sa fin.

L'estomac soulevé par une indignation qui ris-

quait de troubler ma digestion, je m'inquiétai de savoir si les auteurs d'un projet aussi monstrueux avaient reçu la juste punition de leurs forfaits.

« Pas du tout, reprit mon hôte. Ceux d'entre eux qui ont survécu à leur élimination réciproque ont été comblés d'honneurs et de richesses, et même gratifiés de quelques titres impériaux. Ils sont morts pieusement dans leur lit, entourés de la vénération émue de leurs voisins.

Robespierre et Adolf

Il faut que vous compreniez que, si l'on veut bien faire abstraction de la bavure vendéenne et de quelques autres assez fâcheuses, nous devons à ces hommes-là de jouir de la liberté, de l'égalité et de la fraternité.

C'est grâce à eux que, depuis deux siècles, nous vivons une ère de paix, de bonheur et de prospérité, bref de démocratie. Ils méritent bien que nos rues honorent leur mémoire.

Il me revint alors à l'esprit que l'avenue qu'habitait mon ami portait le nom de Robespierre. Je me demandai s'il existait déjà des rues Adolf Hitler.

pcc DANIEL
RAFFARD DE BRIENNE

Mes bien chers frères

Annette

Elle était fille de l'Assistance. D'humbles cultivateurs de Normandie furent sa famille adoptive. Annette est morte il y a maintenant cinq ans, à l'âge de 29 ans. C'est à l'Hôpital des Enfants-Malades que je l'ai connue, vingt ans auparavant. Ses reins ne fonctionnaient plus. Denise, sa sœur aînée, lui en donna un. Mais la greffe ne tint pas ; Denise mourut d'un cancer quelques années après. Annette souffrit dans son corps toute sa vie. Elle me faisait penser à Ste Bernadette. La moitié du temps à l'hôpital, sa survie dépendait des machines et des médecins. Ses seules joies furent familiales et religieuses : sa Communion solennelle et les pèlerinages diocésains à Lourdes. Annette n'avait pu recevoir d'instruction ; elle ne connaissait pas les joies de l'esprit. Toute sa personne était marquée par la maladie ; elle ne pouvait être jolie. Elle se sentait inutile à la société, ne pouvant mener une vie active. Le dépouillement de tout ce qui fait, apparemment, un être humain normal donne aux dernières heures de la vie une importance propre à nourrir notre méditation de la Toussaint et du Jour des Morts. J'ai noté, au cours de son agonie, ses dernières paroles. Oh, il n'y en avait pas une page sur mon calepin. Mais c'est de l'or. « Je voudrais que Denise vienne me chercher. Notre-Dame de Lourdes, venez me prendre ! » Puis elle a récité le Notre-Père et le Je-vous-salue-Marie, très lentement. Chaque mot était entendu littéralement. A quelques heures du Départ, Denise, Notre-Dame de Lourdes, Dieu étaient son tout. L'essentiel de la vie comme de l'Eternité est résumé là : Dieu, la Vierge, les saints, les nôtres. Voilà ce qui définit un homme. Les prophéties, les sciences, les langues passeront, dit saint Paul. Ajoutons : la beauté, la force, l'instruction, l'activité en ce monde passeront, mais « la Foi, l'Espérance et l'Amour demeurent, et la plus grande d'entre elles, c'est l'Amour. L'Amour ne passera jamais » (1 Co 13). L'amour. L'amour est ce qui nous attache les uns aux autres. Il n'est pas seulement un mouvement du cœur, c'est un lien (Col. 3,14). **Abbé GUY-MARIE**

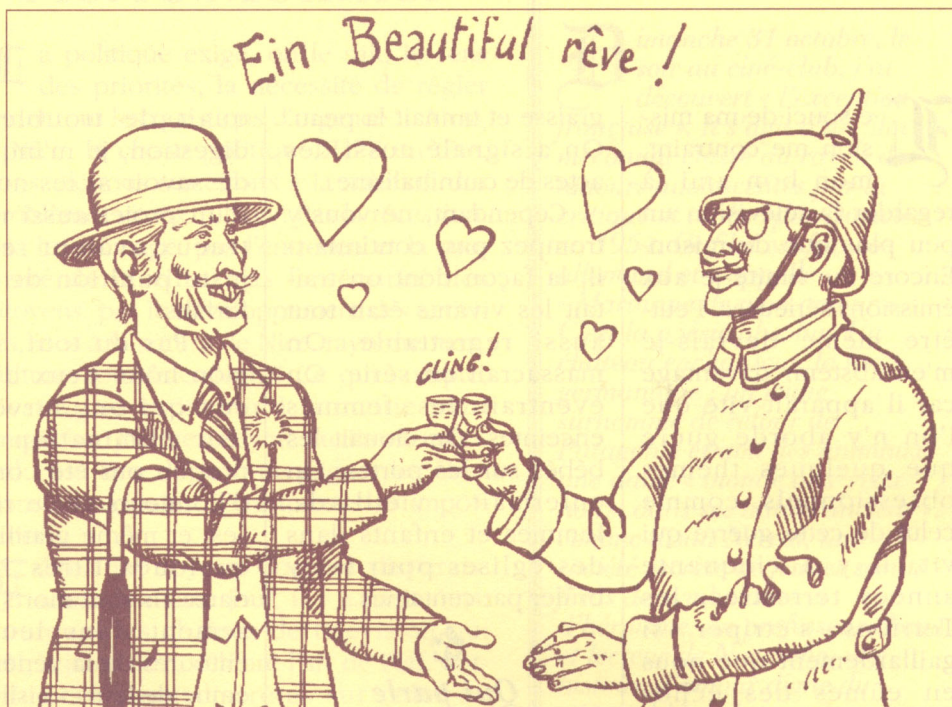


Histoire de France

par Aramis

La France se porte bien. Enfin ! Nos clubs de football se qualifient pour les quarts de finale des coupes d'Europe. Notre tennis fait des miracles à Bercy. Nos otages sont libérés en Algérie. Nos ancêtres les Gaulois avaient raison. Le ciel a fini par tomber sur la tête des habitants du sud-est. Nous avons de nouveaux billets de banque. Nos entreprises se privatisent brillamment. Les avions de nos compagnies nationales sillonnent derechef l'azur éthéré. Nos chômeurs n'arrêtent pas de chômer. Nos délinquants de délinquer. Simone Veil de veiller. En un mot c'est la stabilité tant espérée qui triomphe. Trois indices le confirment chaque semaine :

Le loto, les impôts et Balladur. Malgré la crise, le loto consolide son implantation dans les bureaux de tabac. Particulièrement le mercredi et le samedi. Dans la difficile épreuve que traverse la croissance, les impôts quant à eux poursuivent méthodiquement leur progression. Edouard Balladur a donc raison de confier aux journalistes sa confiance. Souhaitons que ceux-ci aient l'obligeance de la lui rendre en ne la gardant pas par devers eux. Tout ceci est le fruit de sa politique de rigueur que le regretté président Pompidou traduisait d'une formule : le changement dans la continuité. Santé, sobriété.



H. PLUMEAU et R. JACOB

La lutte antisociale contre la féodalité fut tout compte fait un fiasco. En effet, avec la Normandie, l'Anjou, l'Aquitaine et la Guyenne, le roi d'Angleterre était plus puissant en France que le roi de France lui-même. Faut-il d'ailleurs parler de France dans ces conditions ? Puisque le beurre, la crème fraîche, les caramels de Normandie et le camembert étaient made in England. Idem pour le chignon, le saumur-champigny, le bourgueil, les rillettes et les rillons. Ne parlons pas du foie gras du Périgord, des vins du Bordelais, de Cahors, de l'armagnac. Tout était anglais. A ce train-là, Mauriac se serait appelé Somerset, Chaban général et ADG Déconan Doyle. On mesure l'étendue du désastre. La culture française en prenait un sacré coup. Certes, pour se consoler on pouvait toujours tâter du bourgogne ou du châteauneuf, mais reconnaissons que ces vins sont plus lourds à digérer. D'accord, il y avait le beaujolais nouveau. Mais quand même ! Son goût de banane ne pouvait lui attirer qu'un succès relatif à une époque où le chimpanzé était encore inconnu. Bref, rapport qualité/prix, le XIII^e siècle ce n'était pas cela.

Cette période, nous allons le voir, fut celle des occasions manquées. Grosso modo, la moitié de la France était, nous l'avons dit, anglaise. L'autre s'affirmait française, mais l'empereur d'Allemagne la gui-

Philippe Auguste brise un beau rêve

gnait. Par charité sans doute. A la place du roi de France, si le bon sens l'avait emporté, il eût été logique de la lui donner. Cela nous aurait épargné bien

des guerres et des déboires. A commencer par ces villes de cure dont le rôle fut funeste dans un pays de surproduction viticole. Les Français se seraient alors tout naturellement divisés en porteurs de casques à pointe et adeptes du melon. Et pour cette dernière proposition les efforts que nous connaissons aujourd'hui nous auraient été économisés eux aussi. Seuls restaient à régler les problèmes de circulation automobile entre les zones britanniques et germaniques. Une brouille. Paris aurait été également divisé. La rive droite se rattachant logiquement du boulevard Macdonald au quai Kennedy à l'influence anglo-saxonne, tandis que de facto la rive gauche devenait allemande. La force d'interposition multinationale se serait trouvée sur la Seine, à bord des Bateaux-mouches. Ainsi la France n'existant plus pouvait se flatter de donner sa première flotte à l'ONU.

Cette splendide image de marque se brisa comme un rêve quand le belliciste Philippe-Auguste devint roi.

Il fit la guerre aux Anglais, puis aux Allemands, qu'il défit en 1214 à Bouvines. Par sa faute la France se fit. Et prospère en plus. Ce qui le rend plus insupportable encore aux yeux de ceux qui viscéralement sont attachés aux droits de l'homme.